
3 1761 07966588 1

ZUMA,

TRAGÉDIE

DE

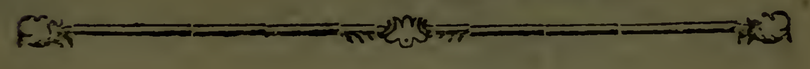
M. LE FÉVRE,

Jouée à Fontainebleau devant LEURS MAJESTÉS *le Jeudi 10 Octobre 1776, & représentée à Paris par les Comédiens François le Mercredi 22 Janvier 1777.*



Hæc illa potior quæ jacentis miserita est,
Dulcemque spontè præbet benevolentiam.
Facit parentes bonitas, non necessitas.

Ex PHŒDRI Fabulis.





A PARIS,

CHEZ la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Permission.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Ce premier hommage de ma plume étoit dû à VOTRE ALTESSE. Ses regards rallument en moi une lueur de talent

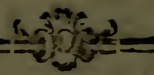
prête à s'éteindre. Paris vient de confirmer les espérances qu'ELLE daigna me donner sur l'heureux effet de ma Tragédie, & ce n'est qu'en m'efforçant d'obtenir de nouveaux droits à l'estime publique que ma double reconnoissance pourra s'acquitter.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, LE FÉVRE.



PRÉFACE.

AVANT de faire, au ſujet de *Zuma*, quelques obſervations que les circonſtances rendent peut-être néceſſaires, je dois m'accuſer devant le Public de la légèreté avec laquelle je fis imprimer *Coſroès.* Cette Tragédie eut quelqu'éclat au Théâtre; elle ne manque pas d'intérêt; il y a dans ſon enſemble de ce que les Peintres appellent du *grand*; le ſtyle même n'en eſt pas ſans chaleur; mais il eſt ſi rempli d'incorrections, de métaphores mal ſoutenues, ſouvent même d'obſcurités, que toute l'indulgence du Lecteur pour un ouvrage échappé au feu de la première jeuneſſe, ne peut me ſauver du reproche que je me fais de l'avoir expoſé dans cet état au jour de l'impreſſion. Je l'ai depuis beaucoup travaillé, & je ne me croirai juſtifié qu'à ſa repriſe, ſi toutefois elle n'éprouve pas les obſtacles qu'il m'a fallu vaincre pour parvenir à faire repréſenter *Zuma.*

Je n'oſe me flatter que ma nouvelle Tra-

gédie ſoit tout-à-fait exempte des défauts reprochés à la première. Faite avant les repréſentations de *Coſroès*, reçue à la Comédie, vers la fin de 1767; il n'eſt guères poſſible qu'elle ne ſe reſſente pas de l'inexpérience que j'avois alors: cependant, comme j'ai pu la revoir depuis ſa réception, je ſerois impardonnable ſi le ſtyle, qui ſeul peut faire vivre un ouvrage, n'en étoit pas plus ſoigné.

C'eſt ici le lieu de détromper une partie du Public ſur l'effet de ma repréſentation de Fontainebleau: on répandit dès le lendemain que Z*uma* y étoit tombée. Huit jours après, je me hâtai de rendre un compte fidèle de l'effet qu'elle avoit produit: on ne crut rien de ce que je fis imprimer, on s'obſtina; & je ſentis qu'après neuf ans d'attente il falloit encore dévorer une humiliation. Ce qu'il y a de vrai pourtant, c'eſt qu'à l'exception d'un ſeul moment du quatrième Acte elle fut applaudie à-peu-près aux mêmes endroits que Paris vient d'approuver; que le cinquième Acte fut ſenti, & que les applaudiſſemens continuèrent après qu'on eut baiſſé la toile. J'avouerai bien qu'ils

étoient foibles ces applaudiſſemens, qu'aucun éloge ne m'a récompenſé de mon travail ; mais ſi je puis certifier que je n'avois là personne, abſolument perſonne, qui s'intéreſſât à moi, doit-on s'étonner du peu d'intérêt qu'on a mis à m'entendre? Je ſuis deſcendu dans l'arène armé de mon ſeul ouvrage, on a de tems en tems jugé mes coups, quelques applaudiſſemens m'ont payé des plus heureux, & c'eſt à cela que ſe bornoient, peut-être, mes plus hautes prétentions.

J'irai plus loin. Je conviendrai que cette repréſentation m'eſt devenue fort utile. La ſévérité de mes Juges m'a valu d'heureuſes corrections. Je crois de bonne-foi qu'il y avoit au quatrième Acte un mouvement gauche, dont je leur dois l'apperçu. La conſéquence eſt que je leur dois un ſuccès mieux établi ; ne ſuis-je pas payé au-delà de mes mérites?

Il m'a fallu ſacrifier à ces changemens une tirade que j'aurai la foibleſſe de tranſcrire dans cette Préface. Elle ſe trouvoit dans ce

même quatrième Acte, au moment où *Pizarre*, déjà maître de *Zuma*, avoit encore forcé *Zeliskar* de lui céder *Azélie. Zéliskar* s'exprimoit ainsi :

Tyran, qui me ravis tous les biens de mon cœur,
De l'équité du Ciel j'ose attendre un vengeur.
Un jour dans l'avenir luit à mon espérance ;
Où, transplantés ici du lieu de leur naissance,
Ces fiers Européens, repeuplant nos forêts
De leur Maître éloigné braveront les décrets ;
Où ce Monde nouveau précipité sur l'autre,
Par le malheur des deux doit satisfaire au nôtre,
Et voir de ses Cités sortir des Conquérans
Que l'Europe à son tour avoûra pour tyrans.
Dieux, entendez mes cris, Dieux, hâtez les journées
Qu'à ce grand coup du sort vous avez destinées ;
Donnez un prompt effet à mes vœux irrités,
Et justifiez-vous de tant d'impunités !

Le Public a daigné m'encourager à plusieurs reprises, & j'en avois besoin ; un grand Prince a jetté sur moi des regards pleins de bonté : je sens toute l'étendue de mes obli-

gations, & je réponds du moins des efforts que je vais faire pour les remplir.

Il eſt une autre douceur attachée à mon ſuccès, & que j'aime à communiquer à mes Lecteurs. Oui, c'eſt avec tranſport que j'en fais l'aveu, je n'ai éprouvé dans cette occaſion qu'indulgence, qu'amitié de la part des gens de Lettres, & de ceux même qui courent la carriere du Théâtre. Ce n'eſt que ma conduite qui a pu leur inſpirer des ſentimens ſi précieux pour moi, & je veux qu'ils ſçachent combien la leur m'honore à mes propres yeux.

Je ne ferai point une poëtique d'après ma Pièce pour prévenir en ſa faveur des Juges qu'on ne prévient jamais. Ils connoiſſent comme moi la difficulté de l'art dramatique: elle s'accroît de nos jours par la comparaiſon des grands modèles que nous ſommes obligés de ſoutenir. Perſonne n'ignore, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de talent on peut échouer au Théâtre. Toutes les reſſources de l'eſprit, les dé-

veloppemens les plus fins, les combinaiſons mêmes les plus ſçavantes n'y feront rien, ſans ces élans de l'âme ſouvent répétés, & qui vont d'abord frapper à tous les cœurs ſenſibles. Plaire, émouvoir, voilà preſque toute la poëtique de la Tragédie. Ecoutons *Boileau*, qui paſſe pour être ſi ſcrupuleuſement attaché aux règles :

Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théâtre épris,
Venez en vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la Scène étaler des ouvrages,.....
. . . .
Que dans tous vos diſcours la *paſſion émue*
Aille chercher le cœur, l'échauffe, le remue.
Si d'un beau mouvement l'*agréable Fureur*
Souvent ne nous remplit d'une *douce Terreur*,
Ou n'excite en notre âme une *Pitié charmante*,
En vain vous m'*étalez* une ſcène *ſçavante.*
Vos froids *raiſonnemens* ne feront qu'attiédir
Un Spectateur toujours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Juſtement fatigué s'endort ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.

J'ai bien peur de ne l'avoir pas encore deviné, & que ces Vers, que je rapporte ſi indiſcrettement, ne ſoient la meilleure critique de mon ouvrage.



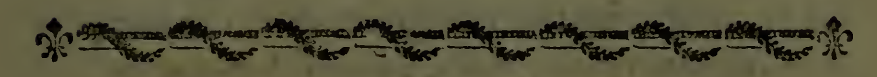
PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ZUMA, veuve d'un Ynca ou Souverain du Pérou.	*Mlle Saint-Val, l'aînée.*
AZÉLIE, fille de Zuma.	*Mlle Saint-Val, cadette.*
PIZARRE, Chef des Eſpagnols.	*M. de la Rive.*
ZÉLISKAR, jeune Eſpagnol élevé par Zuma.	*M. Molé.*
FERNANDEZ, Capitaine Eſpagnol.	*M. d'Auberval.*
TROUPE D'ESPAGNOLS.	
TROUPE DE PERUVIENS.	

La Scène ſe paſſe ſur une Côte déſerte du Pérou.

Le Théâtre repréſente une forêt dont on voit pluſieurs ſentiers. Le fond s'élève en rochers qui deſcendent en pente. Dans le creux d'un de ces rocs eſt une caverne. On découvre le rivage de la mer dans un coin de la toile du fond.



ZUMA,
TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

L'action commence à l'Aurore.



SCENE PREMIERE.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR.

(*Zuma ſort d'une caverne qui lui ſert d'habitation* ; *Azélie & Zéliskar s'avancent à ſes côtés.*)

ZUMA.

QUITTONS, enfans chéris, nos ténébreux aſyles.
Le ſoleil va paroître en ces déſerts tranquiles ;
Ces feux, du haut des monts, annoncent ſon retour ;
Venez ; rendons hommage au Dieu brillant du jour ;

Offrons-lui de nos vœux les fideles prémices.
Il amène aujourd'hui ſous les plus beaux auſpices
Ces fortunés inſtans où d'un lien nouveau
L'hymen joindra vos cœurs unis dès le berceau.
(*Ils ſe tournent tous trois du côté de l'Orient*).
Roi du monde & des Cieux, aſtre que je révère,
Cache à l'œil des Tyrans ce paiſible hémiſphère.
Tu connois tous les maux que mon âme a ſoufferts :
Je ne te preſſe plus de venger mes revers ;
Mais, quand de ces enfans la tendreſſe ingénue
Sur un tableau moins triſte arrête enfin ma vue,
Pour conſoler Zuma, veille à jamais ſur eux.
Soleil, n'éclaire ici que des mortels heureux.

AZÉLIE.

Ma mere, avec ce Dieu vous partagez ſans ceſſe
Nos vœux & ce reſpect qu'adoucit la tendreſſe.
Vos ſoins nous ont gardé dans ce ſimple ſéjour
Les biens les plus parfaits, le repos & l'amour.
De vos ſceptres briſés, du ſonge de la gloire
Perdez dans notre ſein l'importune mémoire ;
Regnez ſur nous. Le Ciel ſenſible à vos tourmens
Vous laiſſa plus qu'un thrône au cœur de vos enfans.

ZÉLISKAR.

Oui, Zuma, femme auguſte, autant que révérée,
Qui de ma foible enfance à l'abandon livrée
Au fond de ces forêts avez guidé le cours,
Je mets dans vos bontés la gloire de mes jours.
Quels que ſoient les mortels dont Zéliskar tient l'être,
Il ne regrette point les lieux qui l'ont vu naitre ;

Mes deſtins à Zuma ſont bien plus enchaînés
Qu'aux parens inconnus que le ſort m'a donnés.
Je trouve tout en vous, ma mere, ma famille.
A ces dons précieux vous joignez votre fille,
Et vous avez pu ſeule, en avouant mon choix,
Prêter un nouveau charme au jour que je vous dois.
Hâtons ces beaux momens où la tendre Azélie
Va ſerrer & fixer la chaîne qui nous lie.
Pour épurer mes feux, je dois, ſur les autels,
Conſacrer notre amour aux pieds des immortels.
Non loin de ce déſert la fuite a ſçu conduire
Une horde, autrefois ſoumiſe à votre empire:
Elle honore les Dieux : le fer a tout dompté
Hors la Religion, les mœurs, l'humanité;
Prenons-les pour garans d'un ſi doux hymenée.
J'en vais au Chef du Peuple annoncer la journée,
Et je reviens, ſuivi de vos premiers ſujets,
A votre fille, à vous, m'engager pour jamais.

ZUMA.

Avant de vous unir, chers enfans, votre mere
Vous doit de vos deſtins la confidence entiere;
Ils vous ſont peu connus. A vos jeunes eſprits
J'épargnai juſqu'alors de funeſtes récits —
J'ai régné. Du Pérou ſous mon obéiſſance
Un Peuple, heureux par moi, cultivoit l'abondance.
Cet antique Océan qui borde nos climats
De l'univers jaloux ſéparoit mes états.
Bientôt quelques mortels précédés du tonnerre,

Barbares, que la Haine a vomis ſur la terre,
Se frayant un chemin ſur l'abime des eaux
Porterent juſqu'à nous le fer & les flambeaux :
Pizarre dans nos murs les guidoit au carnage —
Un des fils de ce monſtre, au printems de ſon âge,
Déja digne héritier dans ſa jeune ſaiſon
Des forfaits d'un tel pere ainſi que de ſon nom,
Diſputant avec lui de fureurs & de crime,
Prit mon époux vaincu pour premiere victime.
Au ſang qu'il répandit j'aurois mêlé mon ſang....
Mais un être ſacré ſe formoit dans mon flanc;
Sa naiſſance à la vie attachoit ma miſere;
Je n'étois plus à moi, puiſqu'enfin j'étois mere :
Je vécus pour ma fille & vins dans ces forêts.
La fuite ſur mes pas y porta mes ſujets;
Mais, toute à mes ennuis, par l'infortune aigrie,
J'oubliai, j'abjurai ma couronne flétrie.
  Un jour (ce ſouvenir me rend à mes douleurs)
J'errois au bord des mers, ſeuls témoins de mes pleurs;
J'entens des cris : j'approche — un enfant ſur la rive
Traînoit en longs ſoupirs ſa voix foible & plaintive.
Je l'apperçois bientôt à mes pieds étendu.
Dans un coin de ce globe abandonné, perdu,
Près d'un berceau ſanglant & briſé ſur la pierre,
Il vivoit, ignoré de la Nature entiere —
C'étoit vous, Zéliskar : vos traits, vos vêtemens,
Tout m'annonçoit en vous un fils de nos tyrans.

ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

Ah ! c'eſt mon ſeul malheur.

ZUMA.

Furieuſe, égarée
J'allois porter ſur vous ma main déſeſpérée :
Que ne peut la vengeance en des cœurs indignés ! —
Mais vos yeux ſupplians & de larmes baignés,
Vos bras tendus vers moi, votre enfance, ſes charmes,
Vous prêtoient à l'envi leurs innocentes armes.
Déja même accouroient, du fond des antres ſourds,
Deux monſtres de ces bois qui veilloient ſur vos jours:
Leur inſtinct, qui du Ciel reſpectoit un ouvrage,
Condamnoit ma colère & forçoit mon hommage;
L'humanité parloit.— Que ſa puiſſante voix
Range aiſément nos cœurs du parti de ſes droits !
Je vous pris ſur mon ſein, oubliant mon injure,
Comme un préſent de plus que m'offroit la Nature —
On dit qu'en ſes combats le Chef de nos voiſins
Vous ravit par vengeance à nos fiers aſſaſſins,
Qu'il rejeta ſa proie en fuyant leur pourſuite.
Du nom de vos parens ce Chef m'auroit inſtruite;
J'ai voulu l'ignorer, de peur que le courroux
N'altérât malgré moi l'amour que j'ai pour vous.
J'ai partagé mes ſoins entre vous & ma fille;
Réunis dans mes bras vous formez ma famille:
Puiſſé-je au moins, tranquile en ces lieux écartés,
N'y plus voir l'ennemi qui les a dévaſtés !
Hélas ! je crains toujours ces mortels ſanguinaires

Qui parcourent ce globe en dépouillant leurs freres;
Et qui vouloient changer, saintement furieux,
Notre Religion, nos autels & nos dieux;
Comme si la Nature au premier jour du monde
N'eût pas fixé par-tout la loi stable & profonde
Du vrai respect d'un Dieu, d'un culte sans erreurs,
Uniforme, constant, écrit dans tous les cœurs:
Enfans, soyons humains: c'est le plus sûr hommage
Qu'on puisse rendre au Dieu dont nous sommes l'image-
Vous, mon cher Zéliskar, ne tardez plus; allez
Rassembler aux autels nos Peuples consolés.
Qu'ils respectent en vous l'appui de ma famille,
Le gendre de leur maître, & sa veuve & sa fille;
Je goûte enfin la joie & je sens que mon cœur,
En vous rendant heureux, fait son propre bonheur.

ZÉLISKAR.

J'y vais, j'y vôle...



SCENE II.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR, PIZARRE.

(*Zéliskar fait quelques pas & voit Pizarre descendant des rochers*).

ZÉLISKAR.

O Ciel! que mon âme est émue!
Quel mortel inconnu se présente à ma vue?

Du ſommet de nos monts il deſcend à pas lents —
Ce front morne & baiſſé, ces triſtes mouvemens,
Tout décele à nos yeux la douleur qui le preſſe.
Je ſens qu'à ſes ennuis la pitié m'intéreſſe,
Offrons-lui nos ſecours, notre hoſpitalité.
Zuma, je dois ma vie à cette humanité;
Allons. — Hé quoi, vos yeux de terreur ſe rempliſſent!
D'on vient qu'en l'obſervant vos fronts changent, pâliſſent?
Quels maux redoutez-vous, objets chers & ſacrés?

AZÉLIE.

De crainte, à ſon reſpect, mes ſens ſont pénétrés.

ZUMA.

D'où naiſſent à la fois mon trouble & ma colère?

ZÉLISKAR.

Nous honorons le Ciel en ſecourant un frère.

ZUMA.

Je ne puis m'en défendre; il a rempli mon cœur
D'un ſentiment confus de haine & de terreur.

ZÉLISKAR.

Hé bien! arrachez-vous à ce déſordre extrême.
Laiſſez-moi ſur ſon ſort l'interroger moi-même;
Ah! ſi de ſes douleurs j'adoucis le fardeau,
Au jour de mon hymen quel auſpice eſt plus beau?
Il s'approche, rentrez.

ZUMA.

Suis-moi, chère Azélie.
Je tremble.

(*Elle ſe retire avec ſa fille ſous ſa caverne.*)

PIZARRE.

(*A part & ſuivant des yeux Azélie.*)

Je la vois. O tourment de ma vie !
Infortuné Pizarre, où t'entraînent tes feux ?



SCENE III.

ZÉLISKAR, PIZARRE.

ZÉLISKAR.

O TOI, qui que tu ſois, inconnu, malheureux,
Toi, qu'un deſtin plus doux guida vers nos retraites,
Vois tous mes ſens émus de tes peines ſecrettes..
Les plus profonds chagrins ſemblent te conſumer;
Le penchant le plus cher m'invite à les calmer.
Parle. Quels ſont les maux qui pourſuivent ta vie ?
Nos rivages, nos bois ne ſont point ta Patrie ;
Cet habit & tes traits m'en font juger aſſez :
Mais en des lieux divers les humains diſperſés,
Qui du même Soleil partagent la lumière,
Ne ſont point l'un pour l'autre étrangers ſur la terre.

PIZARRE.

(*D'un air ſombre, & d'une voix étouffée*,

Ami, dans le déſordre où ſe livrent mes ſens,
A peine mon oreille a reçu tes accens.
Loin de mes compagnons jeté par le naufrage,
J'erre, depuis un mois, ſur ce triſte rivage.

Un Dieu m'y perſécute. — un funeſte poiſon
S'y répand dans mon cœur, y trouble ma raiſon.
Noir mélange d'amour, de haine, de miſère,
Perdu ſur ces climats où je cherchois un frère,
Je ſuis..... (où m'égaré-je en diſcours ſuperflus ?
Je ſuis un malheureux. N'en demande pas plus.

ZÉLISKAR.

C'eſt aſſez pour te plaindre & ſoulager tes peines.

PIZARRE.

Dis-moi, quand j'ai paru ſur ces roches hautaines,
Quelle femme en tremblant s'éloignoit de mes pas ?
Quel eſt ce jeune objet qui m'a fui dans ſes bras ?

ZÉLISKAR.

Cette femme eſt Zuma.

PIZARRE, *à part.*

Dieu, qu'apprends-je ?

ZELISKAR.

C'eſt elle.
Qu'opprima, dès long-tems, l'Europe criminelle ;
Qui règnoit au Pérou. Du printems de ſes jours
La gloire & l'infortune ont partagé le cours.
Sa fille étoit près d'elle, & ce bien qui lui reſte.....

PIZARRE, *à part.*

Sa fille ! ô jeux du ſort ! ô paſſion funeſte ?
Sa fille !

ZÉLISKAR.

Que dis-tu ? n'irrite point tes maux,
Viens les perdre avec nous dans le ſein du repos.

Nous le tenons ici des mains de la Nature ;
Laiſſe amener ton âme à ſa volupté pure.
Quels que ſoient tes chagrins, on peut les écarter.
A ma mère, à Zuma je vais te préſenter.

PIZARRE.

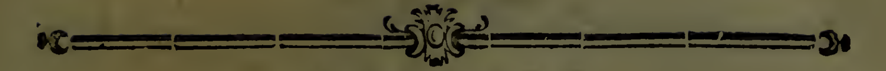
Ah ! loin qu'à ſes regards je m'empreſſe à paroître,
Je dois.....

ZÉLISKAR, *vivement.*

Sa fuite, ami, t'offenſe encor, peut-être ?
Pardonne au long malheur ces mouvemens ſoudains ;
Il inſtruiſit ſon âme à craindre les humains.
Etranger, inconnu, jeté ſur cette plage,
Elle n'a pu te voir ſans un ſecret ombrage ;
Mais tu paroîs ſouffrir, & la douce amitié
Dans ſon cœur généreux ſuit de près la pitié.
(*Marchant du côté de la caverne & élevant la voix.*)
Venez, chère Zuma : ce mortel reſpectable
A connu les revers ; il n'eſt point redoutable.
Pour paroîrre à vos yeux, pour attendrir nos cœurs,
Il a des droits ſacrés, ſa miſère & ſes pleurs.

PIZARRE, *à part.*

Elle vient. Juſte Ciel, dérobe à ſa mémoire
Le ſouvenir des maux que lui fit ma victoire.



SCENE IV.

ZUMA, ZÉLISKAR, PIZARRE.

ZUMA.

MORTEL infortuné, ne jugez point de moi
Sur ces premiers ſoupçons que m'inſpiroit l'effroi.
Le ſort, dont je ſubis une épreuve terrible,
Me rend moins confiante, & non pas inſenſible.
Inutile aux humains que j'eus droit de haïr,
Pour les moins déteſter j'ai fait vœu de les fuir;
J'enſevelis ici ma famille & ma peine.
De ce monde, où jadis je marchois ſouveraine,
L'Europe a fait ployer les plus fermes Etats,
L'Univers ſçait ma chûte — & ne la venge pas!
Je ſouffre & me ſoumets — vous, parlez moi ſans feinte;
Plus j'obſerve vos traits, pius ils m'offrent l'empreinte
Des tyrans que je fuis, de ces Européens
Ivres de notre ſang, avides de nos biens.
Dites; les ſerviez-vous dans leur complot barbare?

PIZARRE.

Ce diſcours, malgré moi, me confond & m'égare.

(*Si troublé qu'il ſemble prêt à ſe nommer.*)

Zuma, vous l'avoûrai-je? Oui, le ſort vous fait voir.

ZUMA.

Achevez.

PIZARRE.

(*Se remettant & donnant le change à Zuma avec vivacité.*)

Mes remords, mon juſte déſeſpoir.
Je ſuivis dans ces lieux, au ſein de la tempête,
Ceux qui d'un nouveau monde eſpéroient la conquête;
La mort de nos Sujets enſanglanta mon bras.
Le Ciel pour m'en punir enchaîne ici mes pas,
Et peut-être Zuma, plus loin qu'elle ne penſe,
Sur un foible ennemi peut porter ſa vengeance.

ZUMA.

Je ne m'en cache point. Ce cœur trop ulcéré
De l'ardeur du courroux fut long-tems dévoré;
Sur tous vos Eſpagnols j'en étendois la flâme;
Mais le poids de la haine a fatigué mon âme.
Le deſtin ſur leurs pas vous avoit entraîné.
Un ennemi qui tremble eſt bientôt pardonné.
Il en eſt un pourtant qu'excepte ma clémence,
Qui m'eût fait un bonheur d'aſſouvir ma vengeance;
C'eſt le fils de Pizarre. — Ah! ſi ce monſtre affreux,
Mieux connu de Zuma, languiſſoit en ces lieux,
Ma rigueur pour lui ſeul deviendroit inflexible.
Quinze ans ſont écoulés depuis le jour terrible
Où je le vis à peine, aux lueurs des flambeaux;
Où, cherchant mon époux qu'épargnoient nos bourreaux,
Tout fier d'abattre un front paré du diadême,
De ſon foudre, à mes yeux, il le frappa lui-même.

PIZARRE.

Pizarre, dites-vous ?

ZUMA.

Lui, ſur qui mon horreur
A de tous ſes transports réuni la fureur,

PIZARRE.

(*A part.*)

Arrêtez.—De mes ſens je ne ſuis plus le maître.
Dieu ! peut-elle à mon trouble encor me méconnoître!

(*Haut.*)

Arrêtez. Je vous plains. Je ne l'excuſe pas; —
Mais ſi dans ce moment vous ſentiez ſes combats,
Tous les maux que ſur lui l'infortune raſſemble,
Loin de les redoubler, vous pleureriez enſemble.
Vous êtes trop vengée.

ZUMA, *avec joie.*

Ah ! plutôt, c'eſt de vous
Que j'apprends, que je tiens mon bonheur le plus doux.
Cette nouvelle, ami, qui diſſipe mes craintes,
Tourne enfin mes ſecours du côté de vos plaintes :
C'eſt de ce moment ſeul que vous m'intéreſſez. —
Du pur ſang des Yncas éteints ou diſperſés,
Il me reſte une fille, & ces heures proſpères
Vont l'unir au mortel qu'ont touché vos miſères :
Demeurez à loiſir près de vos bienfaiteurs :
Que leurs félicités conſolent vos douleurs.

PIZARRE.

Il l'épouſe ?

ZÉLISKAR.

Oui, l'eſpoir de calmer ta triſteſſe
Suſpendoit un inſtant qu'eût preſſé ma tendreſſe.
Je vais de notre hymen réunir les témoins :
Toi, reſte avec ma mère, attends tout de ſes ſoins ;
Et que du jour heureux que ſa bonté m'apprête
Aucune larme ici n'obſcurciſſe la fête.

PIZARRE, *avec une douceur affectée.*

Humains trop généreux, j'accepte vos ſecours.
Mais ſouffrez que ce cœur perſécuté toujours,
Pour paſſer de ſes maux à ſon bonheur extrême,
Uu moment, loin de vous, ſe recueille en lui-même.

ZÉLISKAR.

Reſpectons ſes ennuis, Zuma ; quittons ces lieux.

ZUMA.

Je cours trouver ma fille, & rendre grace aux Dieux,
Dont l'équité s'applique, en ce jour de clémence,
A confondre le crime & venger l'innocence.
(*Zuma rentre. Zéliskar ſort par un ſentier de la forêt.*)



SCENE V.

PIZARRE, *ſeul.*

ORAGE trop contrainte ! ô perfides bienfaits,
Dont ma honte & mes pleurs ſeront les ſeuls effets !
L'amour qui me rejette au ſein de mes victimes,
S'eſt donc enfin chargé de punir tous mes crimes !
Le cruel m'attendoit au bout de l'Univers.
Dans le creux des rochers il me forgeoit des fers.
Je vais tenir ici mon obſcure exiſtence
Des mains de ces vaincus que mon nom même offenſe;
Et pour comble d'injure, un Amant vertueux
Sur le bien qu'il m'arrache y veut fixer mes yeux !—
Vertueux — mon rival ! lui, ce mortel Sauvage !...
Malgré moi de mon âme il emporte l'hommage;
Mon dépit s'en augmente. — Ah ! ton cœur combattu,
Pizarre, étoit-il fait pour haïr la vertu ?
Avant que de connoître une ardeur inſenſée,
Les ſoins de la Nature occupoient ta penſée :
Sans appui, loin des tiens, ſans eſpoir de retour,
Où tu verſas le ſang, peux-tu chercher l'amour ?
Rentre, rentre en toi-même & te fais mieux juſtice;
Ce climat vit ton crime, il doit voir ton ſupplice :
C'eſt ici... Vains aveux, que je ne ſens partir
Que de mon impuiſſance & non du repentir.
(*Ici Pizarre parcourt le Théâtre avec les expreſſions d'un dépit involontairement concentré.*)

(*Le bruit d'une tempête, qui s'est sourdement annoncé dans le cours des vers précédens, éclate : le jour se couvre.*)

Mais, quel voile soudain s'est étendu sur l'onde !
Les vents sont déchaînés. Le jour fuit. Le Ciel gronde.
Aux rapides lueurs que lancent ces éclairs
J'entrevois des vaisseaux sur la plaine des mers.
A l'abri de ces rocs ils évitent l'orage —
Quelques Chefs Espagnols abordent ce rivage ;
Volons à leur secours. L'espoir rentre en mon cœur ;
Et ma félicité naît du sein de l'horreur.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

PIZARRE, FERNANDEZ.

FERNANDEZ.

QUE de pertes, enfin, cet heureux jour répare !
Le Ciel à nos ſoldats rend le fils de Pizarre.
Combien nous béniſſons l'orage & les efforts
Des vents dont le courroux nous jette ſur ces bords !
Mais qui peut dans vos ſens ſuſpendre encor la joie ?
D'où nait ſur votre front l'horreur qui s'y d'éploie ?
Vous gémiſſez, Seigneur, & votre œil & vos pas
Errent avec effroi ſur ces nouveaux climats.
Cet inculte ſéjour, cet antre ſolitaire
Des ſeuls monſtres des bois ſemble être le repaire.
Juſqu'ici nul mortel n'y parut à nos yeux.

PIZARRE.

O mon cher Fernandez ! plût au courroux des Cieux
Que Pizarre, affranchi des tourmens qu'il endure,
Aux monſtres des forêts eût ſervi de pâture !

FERNANDEZ.

Que dites-vous ?

PIZARRE.

Ecoute & connois mes revers.
Tu ſçais par quels avis ramené ſur ces mers
J'oſai, livrant mes jours à leurs premiers orages,
Du Pérou ſubjugué voir encor les rivages.
Par un indice obſcur mon pere avoit appris
Que le ſort y cachoit le dernier de ſes fils.
Il me fallut tenter d'éclaircir ce myſtère:
A ſes derniers momens je le jure à mon pere,
Je pars; mais en tous lieux le malheur qui me ſuit
Des deſtins de ſon fils ſemble épaiſſir la nuit:
Loin de ma flotte, enfin, ſéparé par les ondes,
Mon vaiſſeau s'enfonça dans des roches profondes,
Tout périt. Et moi ſeul, après un long effort,
Graviſſant ſur ces monts j'échappois à la mort,
Quand la voix d'un mortel y frappa mon oreille.
Sans ſecours, à ce bruit, ma crainte ſe réveille;
Je m'écarte & couvert par un feuillage épais,
D'un habitant des bois j'examine les traits.
Je ne ſçais quel tranſport me ſaiſit à ſa vue...
Mais, (ô d'un plus grand trouble origine imprévue!)
Une Beauté touchante accompagnoit ſes pas,
Tréſor dont la nature enrichit ces climats.
Tous deux, dans la ſaiſon qui ſuccède à l'enfance,
Y reſpiroient l'amour, le calme & l'innocence;
Le Ciel ſembloit ſur eux verſer ces jours ſereins
Qu'à l'aurore du monde il fit luire aux humains.
L'ombre des noirs ſoucis ne voiloit point leurs charmes.

Comme ils étoient ſans crime, ils vivoient ſans allarmes,
Et tous deux conſervoient ſur leurs fronts purs, ouverts,
Ces premiers traits du Dieu qui forma l'Univers.
Te l'avoûrai-je, ami? ſoit deſtin, ſoit foibleſſe,
Soit vengeance du Ciel qui me pourſuit ſans ceſſe,
Ce ſpectacle à mes yeux préſenté chaque jour
Fut un piége inſenſible où m'attendit l'amour.
Je me flattai d'abord qu'un ſentiment plus ſage
A leur ſeule innocence attachoit mon hommage;
Mais bientôt leur tendreſſe éleva dans mon cœur
Des ſoupirs, confidens de ma jalouſe ardeur.
Sur mon jeune rival je ſurpris ma colère;
Son tranquile bonheur offenſoit ma miſère.
Cent fois j'oſai vouloir arracher de ſes bras....
Le reſpect, l'amour même ont retenu mes pas.
Enfin, depuis un mois, je vis ſur ce rivage,
Témoin toujours caché d'un bonheur qui m'outrage,
Supportant tout enſemble & le poids de mes fers,
Et la faim dévorante, & la chaleur des airs
Qui, de ma jalouſie aigriſſant l'amertume,
Mêle une ardeur nouvelle au feu qui me conſume.
Ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'un trouble impérieux
M'a fait chercher leur vue & deſcendre en ces lieux.
Tu vois au pied des monts cette caverne obſcure,
C'eſt dans des antres ſourds, tombeaux de la Nature,
Qu'un Dieu, jaloux ſans doute, a ſoin d'enſevelir
Les plus charmans objets qu'il lui plut d'embellir.
Surpris à mon aſpect, mais touchés par mes plaintes,
La pitié qui leur parle a fait taire leurs craintes;

Sans ſoupçonner mes feux, leur ſimple humanité
M'offre ici les ſecours de l'hoſpitalité :
Tant le cœur des mortels, que rien encor n'altère,
Porte de la bonté le divin caractère !

FERNANDEZ.

Vos tourmens vont finir. Puiſqu'il nous rend à vous,
Le ſort ſur votre amour jette un regard plus doux,
Et notre zèle...

PIZARRE.

Arrête. Un penchant invincible
Des dangers que je cours n'eſt pas le plus terrible.
L'innocente Beauté qui me tient ſous ſes fers,
Pour qui j'oublie ici l'Eſpagne & l'Univers,
Ne doit que des refus à mes vœux qu'elle ignore;
Je fis l'eſſai du meurtre en ſon ſang que j'adore.
Contre moi de la haine aiguiſant tous les traits,
Sa mere eſt avec elle au fond de ces forêts,
Sa mere — ma plus grande & plus juſte ennemie,
En un mot, c'eſt Zuma qui lui donna la vie.

FERNANDEZ.

Quel eſt donc votre eſpoir? Fuyez, Seigneur, fuyez :
Venez montrer Pizarre à nos chefs effrayés.
Vos vigilans ſoldats, épars ſur le rivage,
Raſſemblent les vaiſſeaux qu'a reſpectés l'orage.
Abandonnons des bois trop dangereux pour vous.

PIZARRE.

Moi, dévorer ſans fruit tant de tranſports jaloux !
Moi, fuir ! ah ! juge mieux de l'erreur qui m'égare.

Méconnois-

Méconnois-tu l'amour & le cœur de Pizarre?
Tu ſçais ſi juſqu'ici le feu des paſſions
Trouva ce cœur ſenſible à leurs impreſſions:
Le ſuperbe Eſpagnol, fier de ſa jalouſie,
N'apprend point à céder un tréſor qu'il envie;
A travers les périls, par l'obſtacle animés,
Nous pourſuivons l'objet dont nos yeux ſont charmés;
J'aime. Je m'abandonne à toute ma foibleſſe.
J'enfonce avec plaiſir le trait dont je me bleſſe.
De déſerts en déſerts je ſuis las de chercher
Un frère, que le Ciel s'obſtine à m'y cacher.
Ce Ciel me rend lui-même infidèle à mon père,
En m'embrâſant d'un feu qu'alluma ſa colère;
Ou peut-être eſt-ce ici que ſes coups plus affreux....
Prévenons-les du moins par un forfait heureux. —
Ami, puiſqu'à Zuma le tems dérobe encore
Et l'image & le nom du mortel qu'elle abhorre;
Son oubli favorable entretient mon eſpoir.
Mon rival, quel qu'il ſoit, ſentira mon pouvoir.
Hé quoi! leur foible amour, né ſans inquiétude,
Toujours mal allumé par la froide habitude,
Triompheroit du mien nourri dans les ſoupirs,
Accrû par la contrainte & le feu des deſirs!
Non. Je veux ſéparer le nœud qui les engage.
Je ſens rentrer en moi ma fierté, mon courage;
Je ſuis encor Pizarre; & leurs droits, leurs vertus
Sont, à mon œil jaloux, un outrage de plus.

FERNANDEZ.

Hé bien! ſi le hazard, ſoigneux de votre gloire,

De vos traits à Zuma peut ravir la mémoire;
Si d'un funeste amour l'impérieux appas
Près de vos ennemis doit attacher vos pas,
Pour les vaincre, essayez de plus adroites armes.
Par-tout l'ambition nous attire à ses charmes;
Les thrônes du Pérou sont encor sous vos loix;
Promettez à Zuma d'y rétablir ses droits,
Et méritant le prix où votre ardeur aspire,
De l'aveu d'une mère assurez-vous l'empire.

PIZARRE.

Mon trouble est éclairé par tes sages avis.
Va, recueille avec soin les armes, les débris
De mes vaillans soldats échappés au naufrage; —
Qu'ils respectent encor cet asyle sauvage;
Il renferme un objet trop cher à mon bonheur.
Par le sang, s'il se peut, n'achetons point son cœur:
Pour résoudre une mère à m'en rendre le maître,
De toute ma fureur j'aurai besoin peut-être. —
Zuma vient. Quel désordre a paru dans ses yeux!
Laisse-nous.

FERNANDEZ.

J'obéis & revôle en ces lieux.





SCENE II.

ZUMA, PIZARRE.

ZUMA.

O QUI que vous ſoyez, diſſipez mes allarmes.
Ces bois ont retenti du bruit affreux des armes ;
J'ai vu même, j'ai vu de farouches Soldats,
Rebuts de la tempête, errer ſur ces climats.
Chez un peuple voiſin, le devoir le plus tendre
A conduit Zéliskar, qui ſeul peut nous défendre.
Serez-vous notre appui ?

PIZARRE.

Calmez un vain effroi.
Non, ce n'eſt pas à vous à trembler devant moi,
Zuma. J'ai trop caché mon âme à votre vue.
La faveur des deſtins ſur moi s'eſt répandue ;
Ils rendent à mes vœux, ſur ces bords écartés,
Mes braves Compagnons par la mer apportés ;
Ils ouvrent un champ libre à ma reconnoiſſance.
Oubliez vos malheurs, — ſur-tout votre vengeance ;
Tout eſt changé : le bras de vos fiers ennemis
Peut relever vos murs ſous l'herbe enſevelis,
A votre auguſte front rendre ſon diadême.

ZUMA.

Non. J'ai ſenti le poids de la grandeur ſuprême.
Hélas ! loin d'envier ſes trompeuſes douceurs,
Qui voit de près le Trône en plaint les poſſeſſeurs.
La paix que j'ai cherchée & que je perds peut-être,
La paix habite-t-elle avec les ſoins d'un Maître ?
L'amitié même aux Rois n'offre qu'un faux appas.
Leur aveugle faveur fait toujours des ingrats,
Et, s'ils ont un ſujet qui mérite qu'on l'aime,
C'eſt lui que l'on écarte, ou qui fuit de lui-même.
Du ſceptre à mes tyrans n'ôtons point ces effets ;
Qu'ils me laiſſent ma haine & gardent leurs bienfaits.

(*Pizarre fait un léger mouvement de dépit.*)

Mon langage vous bleſſe ; oubliez-en l'injure.
Souffrez aux malheureux le vain droit du murmure.
Vous le ſçavez aſſez : j'ai ſuſpendu pour vous
Les traits que dans mon âme a formés le courroux.
Je n'ai point profité, dans vos ſombres allarmes,
Des droits de la vengeance, en irritant vos larmes.
Pour m'en payer le prix, daignez de ces Soldats,
Loin de nous, s'il ſe peut, précipiter les pas.
L'antre des animaux ſolitaire & tranquile
Ne peut-il aux humains prêter un ſûr aſyle ?
Partez, & laiſſez voir à mon cœur abattu
Dans un de nos vainqueurs une ombre de vertu.

PIZARRE.

Hé bien ! devant vos yeux ſi j'ai ſeul trouvé grâce,
Si du reſſentiment la pitié prit la place,
Pour votre fille, au moins, pour vos triſtes Sujets,

D'un cœur qui s'offre à vous acceptez les projets.
Connoiſſez à quel point le deſtin qui me preſſe
D'un de vos ennemis peut vous rendre maitreſſe.....
Qui ? moi, votre ennemi ! — Votre fille a briſé
Ce déteſtable joug par la haine impoſé.
Oui, c'eſt dans ſes regards que j'ai puiſé la flâme
Et les ſecrets ennuis qui dévoroient mon âme.....
Le trouble, à ce diſcours, me confond à vos pieds.
Je baiſſe devant vous mes yeux humiliés. —
A vos vainqueurs, Zuma, donnez d'heureuſes chaînes.
L'amour a triomphé des plus cruelles haînes;
Qu'il réuniſſe ici des bouts de l'Univers
Les cœurs que ſéparoit la barrière des mers;
Qu'il déſarme l'Europe; & qu'une paix profonde
Signale enfin ſes traits par le bonheur du monde.

ZUMA.

Que me propoſez-vous? quels nœuds! J'en ai frémi.
Je veux bien oublier que ce bras ennemi
De nos premiers malheurs fut l'inſtrument fidèle:
Mais qu'à tant d'amitié votre flâme rebelle
Diſpute à Zéliskar, lui raviſſe en un jour
Le prix qu'à ſa conſtance a réſervé l'amour;
Que, pour payer ce cœur qu'ont ému vos allarmes,
Vous y portiez la mort, ou d'éternelles larmes;
Ingrat, qu'à mon ſecours appeloit mon effroi,
Sous quels traits odieux vous montrez-vous à moi ?
Ciel, j'ai trop préſumé de ta faveur propice —
Voilà l'Européen, ſes mœurs & ſa juſtice !

PIZARRE.

Ainsi vous dédaignez, jusques dans leurs respects,
De vos vainqueurs soumis l'hommage & les bienfaits?

ZUMA.

Tes bienfaits !

PIZARRE.

Ecoutez. Je me retiens à peine.
Zuma, dans son sommeil n'excitez point la haine.
Je sçais quel est mon cœur dans ses vœux offensés.
Vous ne connoissez pas celui que vous blessez.

ZUMA.

Je le connois. Cruel, tu cesses donc de feindre !
Ce cœur féroce & dur ne peut plus se contraindre.
Va, pour les bien juger, de tant de fiers vainqueurs
Dans le même mépris je confonds tous les cœurs.

PIZARRE.

Non. Vous ne sçavez pas combien Zuma l'offense :
D'autant plus redoutable & prompt à la vengeance,
Qu'il n'a plus à choisir ; que, mieux connu de vous,
Il n'espère en effet qu'un éternel courroux.

ZUMA.

Quel es-tu donc, barbare ? A ce nouvel outrage,
Aux traits dont la furie a marqué ton visage,
Je crois voir..... Juste Ciel ! épargne m'en l'horreur.
Mes sens sont suspendus, glacés par la terreur.
Réponds-moi.

(*Elle s'approche & le fixe avec une attention mêlée de la plus vive horreur.*)

Tu pâlis ! ne puis-je te connoître ?
Ton nom même à tes yeux dégrade-t-il ton être ?
Aux ſoupçons les plus noirs je dois m'abandonner,
Et je frémis du nom que je vais te donner.
(*Fernandez entre ſuivi d'une troupe d'Eſpagnols.*)
Mais, que vois-je ?



SCENE III.

ZUMA, PIZARRE, FERNANDEZ, ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

SEIGNEUR, j'ai rempli votre attente.
De vos zélés Soldats la troupe impatiente
Ne peut plus loin de vous contenir ſon tranſport ;
Et vient ſe joindre au chef dont nous pleurions la mort.

ZUMA.

Leur Chef ! puis-je en douter ? c'eſt le fils de Pizarre.
Ma haine m'en aſſûre.

PIZARRE.

Oui, je ſuis ce barbare
Qui fit couler ton ſang & que le Ciel vengeur
Fait frémir devant toi d'amour & de fureur.
Punis-moi : tu le peux ; mais crains de me répondre
D'un aveu que ta haine employe à me confondre,

Crains que mon déſeſpoir ne rejette ſur toi
Quelques traits de ce Ciel irrité contre moi.

ZUMA.

(*Avec la plus grande énergie & la joie la plus amère.*)
Ombre de mon époux, qui reſſens ma furie ;
Vous, qu'entraîna ſa chûte, ô Dieux de ma Patrie !
Mânes de mes Sujets trop long-tems outragés,
Le Ciel eſt juſte, enfin ; vous êtes tous vengés ;
Dans la nuit de la mort ſentez encor la joie. —
Et toi, fatal appui que le ſort nous envoie,
Toi qui traînes par-tout au pied de tes Autels,
L'oppreſſeur, l'opprimé, tous ces foibles mortels ;
Amour ! venge Zuma des fureurs de Pizarre.
Fais porter tous tes traits au ſein de ce barbare.
Il en eſt un cruel, un trait que ton courroux
Plonge profondément dans le cœur des jaloux,
Qu'il l'éprouve aujourd'hui. Ma fille, à ſes yeux même,
Va recevoir la main de ſon rival qu'elle aime.
Qu'il en meure de rage. Arme-toi, frappe, Amour !
Duſſions-nous avec lui périr tous en ce jour.

PIZARRE.

Tout mon reſpect s'oublie à cet excès d'audace.
Amis, ſervez Pizarre & trompez ſa menace ;
Pénétrez dans la nuit de ces antres affreux.
Enlevez-en l'objet de mes funeſtes vœux.
Allez tous.

ZUMA.

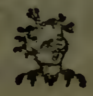
(*Se jetant audevant de la caverne où marchent les Espagnols.*)

Ah ! pardonne à sa mère tremblante.
Pardonne aux vains éclats de ma voix menaçante.
Verrois-tu, sans pitié, ces farouches humains
Sur ma fille attacher leurs criminelles mains,
Et la traînant mourante aux regards de sa mère,
Même en t'obéissant, effrayer ta colère ?
Si ton âme est fermée au cri de ma douleur,
Respecte, au moins pour toi, l'objet de ton ardeur.
C'est toi qui dans ces lieux où tu vis tant de charmes
Porteras le premier l'épouvante & les larmes :
Dans le calme des bois la faveur du destin
Sur Azélie encor n'ouvrit qu'un jour serein ;
Pizarre, ah ! devra-t-elle à l'amour qui t'engage
Des maux qu'elle ignoroit l'horrible apprentissage ?

PIZARRE.

Que me dis-tu, cruelle ? épargne ma fureur.
Dans les plus durs replis tu déchires mon cœur.
Dieu ! la voici.

(*Azélie, comme effrayée par les cris qu'elle entend, sort de la grotte & va se réfugier vers sa mère.*)





SCENE IV.

AZÉLIE, ZUMA, PIZARRE, FERNANDEZ, ESPAGNOLS.

AZÉLIE.

Ma mère!

ZUMA.

O ma chère Azélie!
Viens à moi; de nos bras que la chaîne nous lie:
Viens chercher ſur mon ſein ton unique ſecours.

AZÉLIE.

Quelle horreur inconnue environne mes jours!
Où ſommes-nous? qui vois-je en ces monſtres ſauvages?
Un ſentiment affreux ſe peint ſur leurs viſages.
Je ne reconnois point à ces regards cruels
Les Dieux qui ſur leurs traits ont formé les mortels.
Je les vois, s'arrêtant dans leurs tranſports extrêmes,
Frémir de la pitié qui les ſaiſit eux-mêmes.
Que devient Zéliskar?

ZUMA.

Appaiſe tes douleurs,
Ma fille; avec les miens je ſens couler tes pleurs.
Cruels, vous repouſſez de ſi puiſſantes armes!
D'un œil tranquile & ſec vous obſervez nos larmes!...

(Les Eſpagnols font quelques pas vers elle.)

Voulez-vous la ravir à mes yeux expirans?

PIZARRE, *aux Eſpagnols qu'il retient & qui s'éloignent.*

Ah! ceſſez...

(Ici Pizarre, amené par ce qui précède au plus vif ſentiment de la nature, paroît conſterné. Zuma le remarque, & après une pauſe très-indicative, paſſe de la crainte à la fermeté la plus intrépide.)

ZUMA.

Viens, ma fille, oſons fuir nos tyrans.
La main d'un Dieu propice enchaîne leur furie.
Viens; l'amour maternel veillera ſur ta vie:
Il ſubjugue la force, étonne les eſprits,
Et dans ces cœurs d'airain fait retentir mes cris.
Dieu juſte, Dieu terrible, achève ton ouvrage;
A leurs yeux conſternés tu m'ouvres un paſſage,
Je te ſuis.

(Elle ſort & entraîne ſa fille par un ſentier de la Forêt.)



SCENE V.

PIZARRE, FERNANDEZ, ESPAGNOLS.

PIZARRE, *avec rapidité.*

Espagnols, c'eſt à votre amitié
De me rendre un eſpoir que trahit ma pitié.

Je n'ai pu de ces pleurs ſoutenir le ſpectacle ;
A votre zèle encor je pourrois mettre obſtacle.
Vôlez, ſuivez leurs pas. Accordez loin de moi
Mon amour, mes remords, mes vœux & mon effroi.

(*Les Eſpagnols ſuivent le chemin où Zuma s'eſt jetée avec ſa fille. Pizarre, accompagné de Fernandez, ſort d'un autre côté.*)

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

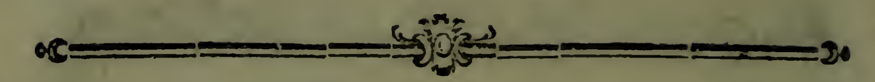


SCENE PREMIERE.

ZUMA, *ſeule.*

(*Elle doit errer ſur la Scène pour peindre le déſordre de ſa ſituation & laiſſer échapper les premiers mots du fond des couliſſes.*)

MA fille ! .. — O déſeſpoir ! ô malheureuſe mère !
Cruels, privez Zuma de ce jour qui l'éclaire !
Ils m'enlèvent ma fille... Hé quoi ! mon foible bras
N'a pu dans tout leur ſang laver leurs attentats !
Quoi ! je n'ai pu les ſuivre ! — Une recherche vaine
Précipite au haſard ma démarche incertaine.
Où vais-je ? ô Ciel ! où ſuis je ? ?...Eſt-ce en ce bois affreux
Que ma fille avec moi couloit des jours heureux ?
Je n'y vois que la nuit, que l'abandon, la crainte,
Et l'horreur de mon âme a rempli ſon enceinte. —
Zéliskar ne vient point. Tout me laiſſe à mes pleurs.
Ah ! le jour qu'il me doit n'eſt qu'un jour de douleurs;
Qu'il fuye.—Il vient, ô Ciel ! plein d'amour & de joie.



SCENE II.

ZUMA, ZÉLISKAR, PÉRUVIENS.

ZÉLISKAR.

A VOS regards, Zuma, mon bonheur me renvoie.
Rien ne l'éloigne plus : vous voyez ces amis
Prêts à me garantir le bien qui m'eſt promis.
Mais mon cœur près de vous cherche en vain Azélie!
Vos pleurs.....

ZUMA, *très-vivement.*

A tous les deux ton Amante eſt ravie.

ZÉLISKAR.

Dieux!

ZUMA, *avec encore plus de rapidité.*

Pizarre eſt ici : Pizarre eſt ſur nos pas,
Furieux, entouré d'un rempart de Soldats.
C'eſt lui dont les ſoupirs trompoient nos cœurs ſincères.
Connois à d'autres traits l'auteur de mes miſères,
Il brûle pour ma fille, & d'affreux raviſſeurs,
Loin de ſes yeux cruels, ont ſervi ſes fureurs.

ZÉLISKAR.

Le monſtre! & de ſes maux ma foibleſſe occupée.....
Que je vais le punir de ma pitié trompée!
(*Aux Péruviens.*)
A la vengeance, amis, laiſſons les vains regrets.

Arrachons ces rameaux, armes de nos forêts.
Venez, & d'un rival puniſſant la furie,
A ſes indignes mains enlevons Azélie.

(*Il veut ſortir. Zuma l'arrête.*)

ZUMA.

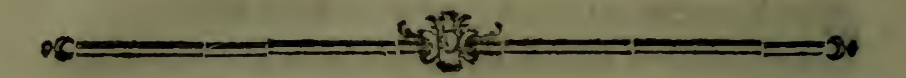
Mon fils, ſans nous ſauver, tu vas livrer tes jours :
Ce peu d'amis pour toi n'eſt qu'un foible ſecours.
Va plutôt à leur Chef, va porter tes allarmes.
Qu'il range un peuple entier du parti de tes armes.
Ne crains pas que Pizarre échappe à nos déſerts;
Les vents à ſes vaiſſeaux ferment encor les mers.
Je vais, ſur ce chemin qui conduit au rivage,
L'attendre, l'arrêter en déguiſant ma rage.
L'artifice eſt permis contre un monſtre en fureur;
Et nous le punirons d'y contraindre mon cœur.
Je ne te retiens plus. Va, vôle à la vengeance.

ZÉLISKAR.

Oui, je cours de leur Chef implorer l'aſſiſtance;
De nombreux défenſeurs je vais remplir ces bois,
Et payer tous vos ſoins & venger tous mes droits.

(*Il ſort à la tête des Péruviens.*)





SCENE III.

ZUMA, *seule.*

IL eſt né des tyrans, mais il eſt mon ouvrage;
O Ciel, à leur ruine enhardis ſon courage,
Et garde-toi, du moins dans le fond des forêts,
Quelques cœurs innocens dignes de tes bienfaits.

(*Elle entend quelqu'un s'approcher*).

Quel bruit!... Pizarre vient. Les dieux m'ont entendue.
Tout me ſert. Mes vengeurs ont ſçu tromper ſa vue. —
Ce n'eſt pas tout encore; il peut de leurs projets
Par ſa vive pourſuite affoiblir le ſuccès.
Pour l'enchaîner ici, pour aider leur défenſe,
Prêtons à ſon amour une fauſſe eſpérance.
Le pourrai-je?— il vient ſeul: & de ma fille en pleurs
Je n'ai point à braver les crédules frayeurs. —
Oui, je le hais aſſez, pour lui cacher ma haine.





SCENE IV.

ZUMA, PIZARRE.

PIZARRE.

Zuma, le ſeul amour qui vers vous me ramène,
Accuſant dans mon cœur mes aveugles tranſports,
Y joint à tous ſes feux tous les traits du remords.
Maître enfin d'Azélie, heureux par ma conquête,
Je pouvois loin de vous défier la tempête,
Et libre de vos pleurs, vengé de vos refus,
Abandonner ces bois à vos cris ſuperflus;
Mais j'ai dû ſur moi-même exercer ma vengeance.
Déja, pour me punir de tant de violence,
Depuis que votre fille eſt miſe en mon pouvoir,
J'ai privé mes regards du plaiſir de la voir.
Je fais plus. Je vous rends tous les droits d'une mère,
Je crois à mon bonheur votre aveu néceſſaire.
Je voudrois aux vertus vous devoir mon retour.
Terminez leur ouvrage entrepris par l'amour.
Songez que d'un refus la diſgrâce nouvelle
Pour jamais à leur voix peut me rendre infidèle,
Et que du crime, enfin, les plus affreux excès
D'un remords dédaigné ſont ſouvent les effets.

ZUMA.

Seigneur....

PIZARRE.

Devant vos yeux par mon ordre amenée
Votre fille entendra régler ma destinée.

ZUMA.

Ma fille?

PIZARRE.

Balancez votre intérêt, mes vœux;
Et pour vous décider, pesez-les bien tous deux.
Je la vois.

ZUMA, *à part.*

Malheureuse! ah! la plus tendre mére
Va déchirer ton cœur trop simple & trop sincère.
Que mon secret espoir m'apprête de combats!
Mais il le faut.



SCENE V.

ZUMA, PIZARRE, AZÉLIE, ESPAGNOLS.

AZÉLIE.

CRUELS, où guidez-vous mes pas?
A mes yeux pour toujours ma mère est donc ravie?

ZUMA.

Non, je te reste encore, & contre leur furie
Bientôt...(*à part*) où m'égaré-je? Affermis-toi, mon cœur.

PIZARRE.

Prononcez ſur mon ſort. Parlez, Zuma.

ZUMA, *avec un calme affecté, mais obſervant ſa fille de tems à autre avec inquiétude.*

Seigneur,
Zuma de ſes refus ſent trop bien l'impuiſſance.
Je vois qu'un Dieu vainqueur vous ſoumet l'innocence;
Pour terminer ma haine & nous donner des loix
Il vous nomme, —eſt-ce à nous de démentir ſon choix;
Ah! fléchiſſons plutôt ſous ce Dieu qui, peut-être,
Nous envoye un appui, quand nous craignons un maître;
Qui, d'un regard propice honorant nos climats,
S'eſt ſervi de l'amour pour y fixer vos pas. —
Daignez attendre au moins que, domptant ſa contrainte,
Ma fille... hélas! ſes yeux ſe rempliſſent de crainte!
Ah! pardonnez, Seigneur, tous mes eſprits troublés...

AZÉLIE.

Qu'avez-vous dit, ô Ciel! eſt-ce vous qui parlez?

PIZARRE.

Ne déments point ta mère: oui, trop chère Azélie,
Le bonheur dans mes bras t'appelle en ta patrie.
Jouis de ce triomphe acquis à la beauté
De corriger les mœurs, de fléchir la fierté,
De porter ſa douceur dans une âme inhumaine,
De captiver un maître amoureux de ſa chaîne.
Sur un thrône, où ta main répandra mes bienfaits,
Mon cœur infortuné par les maux qu'il a faits,

Và prendre un nouvel être & perdre ſes allarmes
Dans le ſein des vertus qu'embelliront tes charmes.
Au crime dès long-tems ce cœur fut engagé:
Mais un mot de ta bouche, & Pizarre eſt changé.

AZÉLIE.

De tout ce que j'entends tremblante & conſternée,
J'en crois à peine encor mon oreille étonnée.
Quoi! me faiſant du crime un funeſte devoir,
Contre moi la Nature armeroit ſon pouvoir!
Des maux de mon pays je ſerois le ſalaire!
Zuma pourroit m'unir au bourreau de mon pere!
Non, je n'ai point ouï ce diſcours plein d'horreur,
Et c'eſt vous ſeule ici qu'atteſte ma terreur,
Zuma; par vos leçons à la vertu formée,
De tous vos ſentimens mon âme eſt animée;
Soyez-en donc l'arbitre & répondez pour moi
De ce cœur, dont Pizarre ôſe exiger la foi.

ZUMA.

Ma fille! (*àpart.*) ah! ſi mes yeux pouvoient lui faire entendre....

PIZARRE.

Non, ce n'eſt point ainſi qu'il falloit vous défendre.
Ces plaintes ſur un père immolé par mes mains,
En faveur d'un rival m'expliquent vos dédains.
Dans nos premiers combats on me priva d'un frère;
Sa perte a ſatisfait au ſang de votre père.
Mais quel eſt ce rival qu'on oppoſe à mes feux?
Quels titres dans votre âme autoriſent ſes vœux?
Quel rang ou quels honneurs...

AZÉLIE.

La vertu, l'innocence,
Voilà dans nos forêts le rang & la puiſſance.
Je dois à Zéliskar mes plus douces amours.
Le nœud qui nous unit commence avec nos jours.
Zuma, dès mon berceau, de ſes mains careſſantes
Se plut à cultiver nos tendreſſes naiſſantes :
C'eſt lui ſeul... mais, que dis-je? Au moment où ma voix
D'un ſentiment ſi juſte ôſe atteſter les droits;
Cruel! ou ma franchiſe & t'offenſe & l'opprime,
Ou déja ton orgueil en a fait ſa victime. —
Parle; comble ou détruis cet horrible ſoupçon,
Qui s'accroît dans mon âme, égare ma raiſon.
Ah! qui raſſurera la tremblante Azélie?
Ma mère! — Tout ſe tait. Tout m'arrache la vie!

ZUMA.

Je ne puis plus long-tems ſoutenir ſon effroi.
Va ma fille, ton âme eſt digne en tout de moi.
Zéliskar vit encore, & loin de l'eſclavage
Ma vigilance heureuſe a conduit ſon courage.
N'entends-je pas déja, du centre des déſerts,
Le cri de la vengeance & l'effroi des pervers?

PIZARRE.

Zuma.....

ZUMA.

Frémis, barbare, il n'eſt plus tems de feindre,
Et pour mes défenſeurs je n'ai plus rien à craindre.

PIZARRE.

Qu'entends-je? Ainſi, perfide.....

ZUMA.

Hé quoi ! t'es-tu flatté
Que l'aveu de Zuma paîroit ta cruauté ?
J'ai voulu te cacher les coups de ma vengeance.
Si les pleurs de ma fille ont trompé ma constance,
Je t'ai ravi du moins le tems de prévenir
Les bras que Zéliskar arme pour te punir.
Nomme cette action foiblesse ou perfidie,
Ce n'est point à tes yeux que je m'en justifie.
Va, le nom de perfide est horrible pour moi ;
Mais je l'accepterois, s'il me vengeoit de toi.

PIZARRE.

Impuissans ennemis, quelle est votre espérance ?
De quoi peut vous servir leur nombre ou leur défense ?
Soldats, vous l'entendez : prévenez leurs projets,
Et le fer à la main parcourez ces forêts ;
Au tour de leurs vengeurs tremblans, réduits en poudre,
Déployez tous les traits dont nous armons la foudre,
Et qu'ils jugent encore, en tombant sous vos coups,
Si c'est à leur foiblesse à braver mon courroux.

(*A un de ses Chefs, en montrant Zuma.*)

Vous, ôtez de mes yeux cet objet de ma haine.

AZÉLIE.

Traîtres, vous oseriez !.... ma mère !.....

PIZARRE.

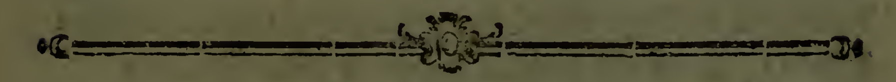
Qu'on l'entraîne.

ZUMA.

Eſpère encor, ma fille, & toi, foible vainqueur,
Charge mes bras de fers. Que peux-tu ſur mon cœur ?

PIZARRE.

Sortez.



SCENE VI.

PIZARRE, AZÉLIE.

(*Azélie veut ſuivre ſa mère ; Pizarre l'en écarte. Elle recule de quelques pas, & tombe à genoux, les bras tendus vers lui.*)

AZÉLIE.

TERMINE donc & mes maux & ma vie.
Ne pourrai-je à tes pieds fléchir ta barbarie ?

(*Pizarre la relève.*)

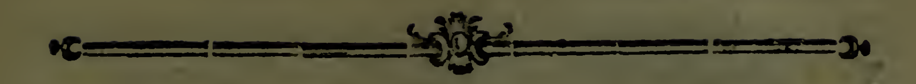
Tu m'entendras, cruel, au ſein de mon ennui ;
Mes armes ſont mes pleurs, j'en ferai mon appui.
Seroit-ce une vertu, ſous un autre hémiſphère
Que de les repouſſer, de braver la prière,
D'endurcir ſon oreille aux cris des malheureux ?
Non, je ne ſçaurois croire à ce plaiſir affreux.
La pitié touche ici l'âme la plus ſauvage ;
Et par-tout la Nature a le même langage. —
Ah !... J'ai vu dans tes yeux un rayon de douceur.

Ton crime involontaire importune ton cœur.
Le repentir te presse ; — il parle, il peut te rendre
Mon estime, au défaut d'un sentiment plus tendre.
Plus de haine pour toi. Mère, fille, sujets,
Oublîront à ce prix leurs maux & tes excès.
Pourquoi te détourner & m'envier tes larmes?
Tu crains de t'attendrir! va, ces pleurs ont des charmes :
Achève, & de toi-même heureux triomphateur,
Sois plus que mon amant, deviens mon bienfaiteur.

PIZARRE.

La douceur de sa voix jusqu'à mon âme arrive.
La vertu me parloit par sa bouche naïve.
Je me sens entraîné..... Cruelle, gardez-vous
D'exercer ce pouvoir sur mon amour jaloux. —
O d'un sêxe timide inconcevable empire,
S'il commande en effet, lorsqu'il prie & soupire ;
S'il lui suffit enfin, pour disposer des cœurs,
De laisser de ses yeux échapper quelques pleurs !
Non, l'ardeur de mes feux que ces pleurs renouvellent,
Ne peut.....





SCENE VII.

FERNANDEZ, PIZARRE, AZÉLIE, ESPAGNOLS.

FERNANDEZ.

VENEZ, Seigneur, nos dangers vous appellent.
Contre nous réunis de ſauvages humains,
Dans le ſang Eſpagnol déjà trempent leurs mains.
Ils courent. La mort vôle & ſeconde leurs haînes.
Mais le Chef de la horde arrêté dans nos chaînes,
Et d'un juſte ſupplice évitant les rigueurs,
S'efforce, en votre nom, de fléchir ſes vainqueurs.
Il jure à nos Soldats, Seigneur, que cette terre,
Parmi ſes habitans, renferme votre frère;
Qu'il vit encore ici.

PIZARRE.

Mon frère eſt en ces lieux!
Cet intérêt ſacré balanceroit mes vœux! —
Hé bien! cruel amour, dans mon âme parjure
Tu veux toujours trahir les ſoins de la Nature.
Commande; à tes fureurs mon deſtin s'eſt ſoumis.
Sépare un frère, au moins, de mes fiers ennemis.
Je dois les prévenir.

(*A quelques Eſpagnols montrant Azélie.*)

Vous, répondez-moi d'elle.

Eloignons-la sur-tout d'une mère cruelle.

(*A Fernandez.*)

Toi, fais parler ce Chef, & que tes soins prudens
Ne découvrent qu'à moi ses secrets importans.
Va, cours.

FERNANDEZ, *avec chaleur*,

Non, je vous suis. Aux coups de la tempête,
Non, vous n'irez pas seul présenter votre tête.
A travers les rochers, & les feux & les morts,
De ses amis en foule échauffant les efforts,
Zélisbar vient sur vous réclamer son Amante.
Contre tant d'assaillans la foudre est impuissante ;
Leur nombre, à chaque pas, semble ici s'augmenter.

PIZARRE.

Marchons; il faut les vaincre, & non pas les compter.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

ZÉLISKAR, AZÉLIE, PÉRUVIENS.

(*Zéliskar arrive à la tête des Sauvages, encore tout échauffé de l'ardeur du combat, & conduisant par la main Azélie qu'il a délivrée.*

ZÉLISKAR.

TU m'es enfin rendue, ô ma chère Azélie.
L'amour pour te défendre a veillé ſur ma vie :
Partage mon ivreſſe, ajoûte à mon bonheur ;
C'eſt à nos ſeuls Tyrans de ſentir la terreur.
(*Aux Péruviens.*)
Intrépides ſoutiens de nos jours, de ma gloire,
Amis, dignes amis, je vous dois ma victoire.
Dieux, abaiſſez ſur nous vos regards ſatisfaits.
L'innocence une fois dompte ici les forfaits;
Pour la Divinité c'eſt le plus beau ſpectacle.
(*A Azélie qui porte des regards inquiets de côté & d'autre.*
Toi que j'aime, & pour qui j'ai bravé tout obſtacle,
Quoi! je t'entends gémir, quand tu vis près de moi!

AZÉLIE.

O mon cher Zéliskar, tout mon cœur eſt à toi.
Ces dangers où tu cours pour une infortunée,
A tes vœux, à ton ſort l'ont encore enchaînée :
Mais quel effroi ſe mêle à ces momens heureux !
Ciel ! que devient ma mère en ce péril affreux ?
Les Dieux n'ont qu'à demi protégé l'innocence ;
Des tranſports de l'amour la nature s'offenſe.
Zuma gémit encor ſous des bras ennemis,
Et de notre union ſes jours ſeront le prix.

ZÉLISKAR.

Chère & ſenſible amante, appaiſe tes allarmes.
Cet horrible ſoupçon me rendroit à mes larmes.
Va, de nos compagnons un reſte encor nombreux
Pour délivrer Zuma combat près de ces lieux.
Puis-je t'abandonner ? Contre la violence
Puis-je à d'autres que moi confier ta défenſe ? —
Mais quoi ! cette Zuma qui prit ſoin de mes jours,
Devroit à d'autres ſoins ſa vie & des ſecours !
O partage cruel d'une âme déchirée !
Reconnoiſſance ! amour ! loi contraire & ſacrée !
Moment de mon bonheur plus affreux que mes maux !

AZÉLIE.

Chaque inſtant nous replonge en des périls nouveaux.
Plus que jamais je tremble ! ah ! ſi je te ſuis chère,
Plains mon inquiétude & vôlons vers ma mère.
Je te ſuivrai. Rentrons dans l'horreur des combats.
Je ne redoute rien. Je m'attache à tes pas.

Dans l'appui d'un amant ma fidelle eſpérance,
Plus qu'en tous nos vengeurs, a mis ſa confiance.
Tu dois tout à Zuma, tes vertus & le jour:
La nature eut ſur nous des droits avant l'amour.

ZÉLISKAR.

Hé bien! Zuma l'emporte & je cède ſans peine
A la loi d'une amante, à ſa crainte, à la mienne.
Je vais ſauver ta mère; il le faut; je le dois:
Mais ne ſuis point mes pas. Fuis dans le fond des bois.
Suis ces braves amis; que l'antre le plus ſombre
Te cache à nos tyrans des voiles de ſon ombre.

(*Aux Péruviens*).

Amis, veillez ſur elle. — O généreux humains,
Vous voyez quel dépôt l'amour met en vos mains.
C'eſt vous donner mon âme & mon ſang & ma vie.
Il faut nous ſéparer. — O ma chere Azélie!
Adieu!

AZÉLIE.

Va, dans mon cœur je ſens tous tes combats.

ZÉLISKAR.

Eloignez-vous, amis. Otez-la de mes bras...

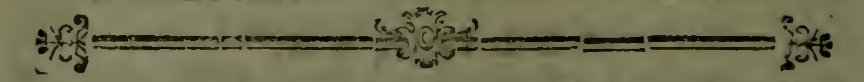
AZÉLIE.

C'eſt trop nous attendrir. Ne ſonge qu'à ma mère.

ZÉLISKAR.

Oui, j'obéïs. — Que vois-je? Un rival ſanguinaire
S'avance ici vers moi ſur des corps expirans! —
Qu'Azélie, avant tout, échappe à nos tyrans.

Amis, dans ce péril nous devons les attendre;
Et moins les attaquer que ſçavoir la défendre.
Rangez-vous près de moi.



SCENE II.

PIZARRE, quelques ESPAGNOLS au pied des rochers, AZÉLIE, ZÉLISKAR, PÉRUVIENS sur l'avant-ſcène.

PIZARRE.

Je les vois. O fureur!
Rival audacieux, frémis de ton bonheur.
Tes dangers ſont au comble, ainſi que ma colère.
Je tiens en mon pouvoir le deſtin de ta mère;
Elle a par mille affronts juſtifié mes coups:
Rends-toi; cède Azélie à mes tranſports jaloux,
Au ſalut de Zuma fais ce grand ſacrifice,
Ou je vais par ſa mort commencer ton ſupplice.

AZÉLIE.

Ciel!

PIZARRE.

Sans doute elle même, à l'aſpect du trépas,
Va t'en faire un devoir, va déſarmer ton bras. —
Qu'elle paroiſſe.

ZÉLISKAR.

Amis, quel coup vient nous confondre !

Zuma enchaînée doit paroître ſur le bord d'un rocher, à une élevation médiocre, & ce nouveau grouppe doit ſe lier avec celui de Pizarre qui ſe trouve au pied des monts. Quelques Eſpagnols entourent Zuma. Un d'eux, plus voiſin d'elle, tient une épée nue. Zéliskar & ſa troupe reſtent ſur l'avant-ſcène.



SCENE III.

ZÉLISKAR, AZÉLIE, PÉRUVIENS, PIZARRE, ZUMA, ESPAGNOLS.

ZUMA.

D'un ton de voix modéré & qui ne laiſſe rien preſſentir de ſa réſolution ſecrette.

Je ſçais tes vœux, Pizarre, & je viens y répondre.
J'ai bravé juſqu'ici les outrages du ſort.—
Vois ce que peut ſur moi la frayeur de la mort ;
Connoîs tout ton pouvoir.

(A ſes enfans.)

Et vous, triſtes victimes,
Qu'abandonnent nos Dieux à l'aſcendant des crimes,
Si j'ai des droits ſur vous, promettez de remplir
L'eſpoir ſeul qu'à mes maux cet inſtant puiſſe offrir.

Quoi que j'oſe exiger, que les ſermens, d'avance,
M'engagent votre zèle & votre obéiſſance.

AZÉLIE.

Ah! ma crainte les dicte & vous répond de nous.
Parlez : j'obéirai. Je le jure par vous.

ZUMA.

Répondez, Zéliskar. J'attends votre promeſſe.

ZÉLISKAR.

Quoi! tu veux des ſermens & connoîs ma tendreſſe!
Quels garans plus ſacrés....

ZUMA.

Hé bien! écoute moi.
Je ſuis à ton rival, mais ma fille eſt à toi :
Ces monſtres à ta force ont cédé ton amante.
Il reſte auprès de toi l'élite triomphante
De tes plus fiers amis que rien n'a pu dompter.
Quelqu'effort qu'à tes yeux la rage ôſe tenter,
Ne te rends point. Réſiſte; & conſerve ma fille.
Si levé ſur mon ſein le fer menace & brille,
Enviſage & ſoutiens ce ſpectacle d'horreur,
Comme je le verrai, ſans trouble & ſans terreur.
Voilà ce que j'exige. — Et toi, chere Azélie,
Sois fidelle à l'Amant à qui le ſort te lie;
Il combattra pour toi; que votre fermeté
Me venge, à mon trépas, d'un mortel déteſté.
Le Dieu qui vous rejoint fait ſon plus grand ſupplice. —
Aidez ſa jalouſie à nous faire juſtice,

Que

Que rien ne vous ſépare, ou, s'il vous faut périr,
Confondez à ſes yeux votre dernier ſoupir. —
J'ai reçu vos ſermens, les enfreindre eſt un crime.

(*A l'Eſpagnol armé qui ſe trouve près d'elle*).

Soldat, voilà mon cœur, frappe & prends ta victime.

AZÉLIE.

Vous, ma mère !

ZÉLISKAR.

Et c'eſt-là notre horrible devoir,
Zuma !

PIZARRE.

Cruelle, arrête & crains mon déſeſpoir.
L'excès de ta fureur vient d'enhardir la mienne.
Tremble; il n'eſt plus d'égard, de frein qui me retienne.

(*Au ſoldat qui leve le fer ſur Zuma.*)

Vous, qu'à leur aſpect même on l'immole en ces lieux.

AZÉLIE.

(*Elle fait un pas, comme voulant s'oppoſer au coup.*)

Cruels !

ZUMA.

Ceſſe, ma fille, & détourne les yeux.

PIZARRE.

Frappez.

AZÉLIE.

(*Elle ſe dégage des bras de Zéliskar, & paſſe dans ceux de Pizarre.*)

Ah ! la Nature à ſon ſecours m'appelle,

Et tous nos vains ſermens ſont dégagés par elle.

ZÉLISKAR, *aux Péruviens, & voulant avancer contre Pizarre.*

Venez, amis.....

PIZARRE.

Demeure, ou rendue à nos coups.....

AZÉLIE.

Va, je réponds de lui, puiſqu'il tremble pour nous.
En l'attaquant ainſi, ta victoire eſt bien ſûre.
Ce n'eſt point en ces lieux qu'on trahit la Nature.
Il m'aime; il ne veut pas redoubler mon effroi.
Je le chérirois moins, s'il ôſoit plus pour moi,
Et l'effort que ma crainte impoſe à ſa vaillance,
Quand tu nous déſunis, ajoûte à ma conſtance.

ZÉLISKAR.

Oui, pour ſauver Zuma j'ai dû t'abandonner.
Oui, ta terreur encor doit ici m'enchaîner.

(*A Pizarre.*)

Mais toi, dont la menace accablant mon courage,
Tire de ma tendreſſe un indigne avantage;
Poſſeſſeur d'un tréſor que tu viens de m'ôter,
Honteux de le ravir, ôſe le diſputer.
Ecarte ſeulement ces objets, dont ta vue
Rappelle encor l'effroi dans mon âme éperdue,
Une amante, une fille & ce ſein maternel
Que je crois toujours voir ſous le couteau mortel.
Dérobe-les au meurtre, aux dangers de la guerre;

Que je ne tremble plus de voir périr ma mère :
Nous combattrons enſuite ; & du moins la valeur
Peut ennoblir ton crime, ou venger mon malheur.
Crains-tu d'y conſentir ?

PIZARRE.

Je l'accepte, & mon âme
Tranquile ſur le bien que regrettoit ma flâme,
Doit remettre, en effet, ta haîne en liberté.
Oui, c'eſt à la valeur d'obtenir la beauté.
Eloignez-les, Soldats.

ZUMA.

Dieux, protégez nos armes.

(*Elle ſort avec ſa fille & quelques Soldats.*)

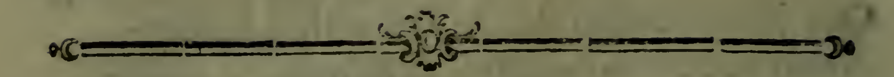


SCENE IV.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR, PIZARRE, ESPAGNOLS.

ZÉLISKAR.

POUR les jours de Zuma mon cœur n'a plus d'allarmes.
Viens m'immoler, barbare, ou périr.



SCENE V.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR, FERNANDEZ, PIZARRE, ESPAGNOLS.

FERNANDEZ, *se jetant entre Pizarre & Zéliskar.*

ARRÊTEZ,
Et tremblez des fureurs où vous vous emportez.
Malheureux Zéliskar! — Vous, Seigneur, oui, vous même,
Pizarre, épargnez-vous un déſeſpoir extrême.
Je viens en prévenir les ſiniſtres effets.
Je viens vous dérober à de ſi noirs forfaits,
Que chacun de vous deux, s'il pouvoit ſe connoître,
Voudroit de tout ſon ſang les expier peut-être.

ZÉLISKAR.

Moi, des forfaits, grands Dieux!

PIZARRE.

Moi, ſuſpendre mes coups!

FERNANDEZ, *à Pizarre.*

Si quelqu'un doit frémir en ce moment, c'eſt vous.
Vous ſçavez de vos ſoins ce qu'exigeoit un père.
Au Chef de ces climats vous ſçavez quel myſtère
Votre inquiette ardeur me preſſoit d'arracher;

Seigneur, à ma prudence il n'a pu le cacher.
Incertain du parti que votre amour va prendre;
Devant votre rival je n'ôse vous l'apprendre :
Je dois vous dire au moins qu'en ce combat affreux,
Contre un sang Espagnol vous vous armez tous deux.

PIZARRE.

Ah ! le reste m'allarme, & ton juste silence.....

ZÉLISKAR.

Hé! que m'importe à moi cette foible alliance?
Nourri loin des parens qui m'ont donné le jour,
Ma famille est aux lieux où je trouve l'amour !
Ce bois est ma Patrie, & la femme étrangère
Qui m'instruit aux vertus, ma véritable mère. —
Pizarre, est-ce à ma haine un assez fort lien
Que ce nom d'Espagnol ou de Concitoyen ?
Avant que j'eusse appris à craindre mon semblable,
Tout homme eût à mes yeux un titre respectable.
Tu m'as ôté ce cœur simple & fait pour aimer;
Des passions du tien tu sçus l'envenimer.
Tes mœurs me font haïr le lieu de ma naissance;
Doit-il un seul moment balancer ma vengeance ?

PIZARRE.

Non. Mais il est des nœuds plus étroits & plus saints,
Des nœuds faits pour lier les plus cruels humains,
Qu'en gémissant moi-même il faut que je révère.

ZÉLISKAR.

Des nœuds! Que me dit-il? Et quel soupçon m'éclaire?

Eſt-ce un crime, en effet, qui puiſſe détourner...
Je dois le croire horrible. — Il a pu t'étonner.

PIZARRE.

A frémir pour toi-même il vient de te contraindre.

ZÉLISKAR.

Oui, j'ai cru l'entrevoir; c'eſt aſſez pour le craindre.
Mais qu'on achève, au moins; qu'on dévoile à nos yeux...

PIZARRE, *à Fernandez.*

Garde-toi.....

ZÉLISKAR.

Je l'exige.

PIZARRE.

Ote-moi donc mes feux,
Ote-moi mon amour que cet obſtacle irrite,
Et dont j'attends l'arrêt pour régler ma conduite. —
Zéliskar, du combat entre nous ſuſpendu,
L'inſtant pour deux rivaux peut n'être point perdu.
Déſeſpéré, jaloux, cherchant à me connoître,
D'un crime encor douteux trop allarmé peut-être,
De toute incertitude il le faut dégager.
Laiſſe-moi voir ce Chef qu'on vient d'interroger.
Sur ce qu'il m'apprendra, quelqu'avis que je ſuive,
Je ne quitterai point cette fatale rive
Sans te le propoſer, ſans laiſſer à ton choix
Le droit de me combattre ou d'accepter mes Loix.

ZÉLISKAR.

Cruel, à ce ce délai s'il faut que je conſente,

Promets-tu?...

PIZARRE.

Je le jure, & déjà ton amante
Dans la main de mes Chefs, garans de mon honheur;
N'eſt qu'un dépôt ſacré qu'ils gardent au vainqueur.—
Vous répondrez, amis, des Loix où je m'engage.

ZÊLISKAR.

Va, l'amour d'Azélie eſt mon plus noble gage.
Son cœur n'eſt pas un bien qu'ils puiſſent te garder.—
Mais un avis ſecret a ſçu me décider,
Je le tiens des vertus, — va méditer des crimes.

PIZARRE.

Si l'amour les ordonne, ils feront légitimes.
Triomphe, juſques-là; mais tremble. Je prévoi
Qu'à l'abîme où je cours je t'entraîne avec moi.
(Il ſort avec tous ſes Eſpagnols.)



SCENE VI.

PÉRUVIENS, ZÉLISKAR.

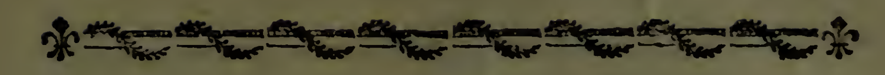
ZÉLISKAR.

MON doute augmente encore à cet adieu funeſte.
Qu'allez-vous me preſcrire, ô vertu que j'atteſte?
Je raſſemble, en tremblant, dans mes eſprits frappés,
Quelques mots à ma mère, à Pizarre échappés.

Tantôt lorſqu'à mes yeux ſon ſort vint le conduire ;
Sur le deſtin d'un frère il cherchoit à s'inſtruire,
Et ſi j'en crois Zuma, dans nos propres Tyrans,
Ce Chef qu'ils font parler a connu mes parens.
Ciel, veux-tu que je perde, en me donnant un frère,
Juſqu'au droit de haïr un rival ſanguinaire? —
Mais qu'entreprendre, hélas! ſi c'eſt un nom ſi doux
Qui de ce rival même a ſuſpendu les coups?
D'un cœur, malgré ſa flâme, aux droits du ſang fidèle,
Etoit-ce à ce barbare à m'offrir le modèle? —
Hé bien! quoi qu'il en ſoit, j'ai vu trembler ſon bras...
Et l'innocence au moins ne balancera pas,
Allons, ſa voix me parle, il faut que j'y réponde. —
(*Aux Péruviens.*)
Amis, dans ces rochers, une enceinte profonde,
Contre les Eſpagnols peu faits à leurs détours,
Par mes ſoins, avant tout doit aſſurer vos jours;
De là, ſur vos périls libre d'inquiétude,
J'irai de mes deſtins fixer l'incertitude.
Quel que ſoit mon projet, je vous donne ma foi
De ne point en former, s'il n'eſt digne de moi;
S'il ne part d'un cœur pur, — mais ferme, magnanime,
Incapable à la fois de foibleſſe & de crime.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

PIZARRE, ESPAGNOLS, SOLDATS.

PIZARRE.

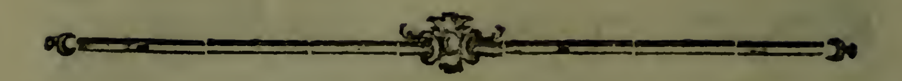
(*Accablé & ſe recueillant en lui-même.*)

AINSI tout me dévoile un ſecret dangereux
Qu'ignore encor Zuma, qui nuit à tous mes vœux;
Mon rival eſt mon frère, & ſa haine couverte
Me cache ici les bras qu'il excite à ma perte!

(*Aux Eſpagnols.*)

Soldats, que vos regards, ſur leurs complots ouverts,
Parcourent les rochers & la rive des mers;
Qu'on obſerve avec ſoin la mère d'Azélie:
Mais que la liberté ne lui ſoit plus ravie.
Libre, vous la verrez ſe chercher un vengeur,
Porter vers Zéliskar ſes pas & ſa fureur,
Et dans cette contrée, à nos yeux étrangère,
Découvrir la retraite où s'arme encor mon frère.
Vous, qu'on la ſuive. Allez.

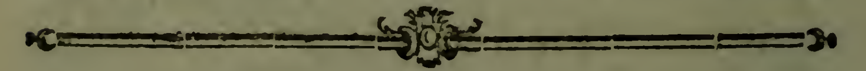
(*Les Eſpagnols ſortent.*)



SCENE II.

PIZARRE, *seul.*

DANS ces malheurs nouveaux
J'ai peine à porter seul tout le poids de mes maux.



SCENE III.

PIZARRE, FERNANDEZ.

(*Fernandez accourt avec empressement.*)

PIZARRE.

AMI, quel est ton trouble! & que viens-tu m'apprendre?

FERNANDEZ.

Entre vos mains, Seigneur, Zéliskar vient se rendre.

PIZARRE.

Lui?

FERNANDEZ.

Seul & sans témoins, il demande à vous voir.

PIZARRE.

Tous mes vœux sont remplis, s'il est en mon pouvoir.
Mais, quoi! ne sçais-tu rien du dessein qui l'amène?

FERNANDEZ.

Mes regards dans les ſiens n'ont bien lu que ſa haîne :
Mais quoiqu'un grand projet ſemble ici l'attirer,
Seigneur, en ma préſence il vient de déclarer
Qu'il dégage vos Chefs du ſerment qui les lie,
Et veut, ſans vous combattre, obtenir Azélie.
Vous, ſongez cependant, qu'en ces nouveaux climats
Mille ennemis cachés environnent vos pas :
Zuma même, Zuma de nos fers délivrée,
Peut échapper aux yeux de ſa ſuite égarée.
Craignez des aſſaſſins, dont la flèche & les coups,
A toute heure imprévus peuvent tomber ſur vous.

PIZARRE.

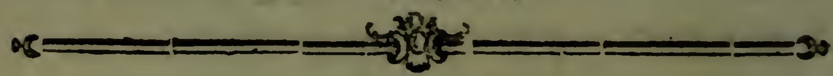
Ah ! le ſoin de mes jours peut-il toucher mon âme ?—
Las d'accorder en vain la Nature & ma flâme,
Je ne ſuis plus frappé que du partage affreux
Qu'entre mon frère & moi fit le courroux des Cieux.
Quel contraſte en deux cœurs qu'un même ſang anime !
D'un côté l'innocence, & de l'autre le crime !
Hélas ! près de l'objet qui conſerva ſes jours,
Un ſoleil toujours pur éclairoit ſes amours.
Heureux dans un déſert, aimé, digne de l'être,
Il vivoit ſans eſclave & n'avoit point de maître.
Et moi, quel fut mon ſort dans ce triſte Univers ?
Vagabond, ſans Patrie, errant de mers en mers,
Miniſtre du malheur, noir objet de vengeance,
La haîne des humains pourſuit mon exiſtence.
Du faux nom de vainqueur quand j'ôſe me parer,

Le nom d'homme eſt un titre où je n'ôſe aſpirer.
L'amour, l'amour échappe à mon pouvoir ſuprême. —
Hé, qui pourroit m'aimer, quand je me hais moi-même?

(*Après quelques inſtans d'une réflexion marquée.*)

Ecoutez, Fernandez : préparez mes vaiſſeaux
A quitter ce rivage, à vôler ſur les eaux.
Je verrai Zéliskar ; qu'il vienne en ma préſence.
De ſon ſort & du mien j'ai fixé la balance.
Mes ſermens déliés l'enchaînent à mes vœux.
Qu'il vienne.

(*Fernandez ſort.*)



SCENE IV.

PIZARRE, *ſeul.*

Ce moment doit coûter à tous deux.
Partons : briſons des fers dont le poids m'humilie.
Zéliskar me ſuivra loin des yeux d'Azélie.
Oui, faire à ſes rivaux partager ſa douleur,
Pour qui n'a plus d'eſpoir eſt encore un bonheur.
Que perdrai-je, après tout ? un objet qui m'abhorre,
Que ſa mère eût rempli du fiel qui la dévore,
Et qui dans l'abandon va du moins à ſon tour
Me payer les ſoupirs que m'a coûtés l'amour. —
Mais mon rival ſur moi prendroit trop d'avantage ;
S'il ſçavoit dans quels nœuds notre ſang nous engage :
Cachons lui... Je le vois. — Amour, ſans ta fureur,
C'eſt lui ſeul que pour frère eût demandé mon cœur.



SCENE V.

PIZARRE, ZÉLISKAR.

ZÉLISKAR.

PIZARRE, à mon aſpect, d'où naiſſent tes allarmes?
Oſe m'enviſager. Je ſuis ſeul & ſans armes.
Ces ſermens que la haine entre nous fit prêter,
Soit mépriſe, ou raiſon, je n'en puis profiter:
Je te les rends. — Je cède à la toute-puiſſance
D'un Dieu dont les avis condamnent ma vengeance;
Qui par-tout ſur mes pas attachant le malheur,
Même à l'ombre du crime a ſçu fermer mon cœur.—
C'eſt m'expliquer aſſez, & ſur ce qui me touche
Je viens entendre ici mon arrêt de ta bouche.
Ta réponſe, en un mot, va décider mon ſort.

PIZARRE.

Ecoute & d'un rival ôſe imiter l'effort.
Sur mes pas déſormais la fortune t'appelle.
Pour tes deſtins nouveaux prends une âme nouvelle.
Il eſt tems d'écarter l'obſtacle injurieux
Qu'à ta gloire captive oppoſerent les Cieux.
Ceſſe au milieu des bois d'enſevelir ta vie.
Immolons tous les deux l'amour à la Patrie.
L'Eſpagne nous demande & mes vaiſſeaux tout prêts...

ZÉLISKAR.

Européen jaloux, voilà donc tes projets!

Tu veux en étouffant ta flâme illégitime
T'aſſocier du moins quelque triſte victime ;
Et par ce ſacrifice entre nous inégal,
Te ménager un bien dans les maux d'un rival. —
D'un rival! — ah! le Ciel dans le cœur de Pizarre
Ne m'a-t-il point donné de titre moins barbare ?
Que ſert de t'en cacher ? Tu ſens trop quels aveux,
Quel droit ſur tes remords ſollicitent mes vœux.
J'en eus un plus ſacré, puiſqu'il fut volontaire.
Contemple ces forêts, vois ce jour qui t'éclaire :
Ces forêts & ce jour témoins de tes douleurs
Par ma main bienfaiſante ont vu ſécher tes pleurs.
C'eſt ici qu'à ta plainte ouvrant un cœur facile
L'indulgente pitié vint t'offrir un aſyle.
De la ſimple Nature élève obéïſſant,
Je n'ai pas eu beſoin d'un titre plus puiſſant,
Pour vaincre en ta faveur les ſoupçons d'une mère ;
Pour te traiter en homme — & t'accueillir en frère...

(*Pizarre ſemble vouloir s'éloigner & lutter contre l'attendriſſement qu'il éprouve.*)

PIZARRE.

Arrête... épargne-moi...

ZÉLISKAR.

(*L'arrêtant avec beaucoup de chaleur.*)

Tu m'évites en vain.
Cette heure, ce moment doit fixer mon deſtin.
Je lis, malgré toi-même, en tes douleurs muettes
Du ſang qui m'a parlé d'éloquens interprètes.
Non. Je n'embraſſois point une frivole erreur ;

Grands Dieux, vous m'inſpiriez: achevez mon bonheur.
Pizarre, en te rendant, ah! garde-toi de croire
Que mes tourmens paſſés vivront dans ma mémoire.
Va, ce cœur qu'à gémir toi ſeul as condamné,
Eſt plus ſenſible encor qu'il n'eſt infortuné.
J'obtiendrai de ta bouche un nom qui nous allie,
A mes vœux, à mes pleurs tu rendras Azélie;
Hélas! pour prix des maux que tu m'as fait ſouffrir,
Je ne veux que le droit de pouvoir te chérir.

PIZARRE.

Ah! que demandes-tu?

ZÉLISKAR.

Que l'amitié m'obtienne
Ce que déja peut-être eût arraché ma haine.

PIZARRE.

Tu naquis Eſpagnol: tu m'as rendu ma foi,
Et ton ſort déſormais ne dépend....

ZÉLISKAR.

(Reprenant tout à coup ſa fierté.)

Que de moi,
Ingrat! ta dureté m'a rendu mon audace.
Penſois-tu qu'un rival vînt te demander grâce?

(A voix baſſe, & dans les yeux de Pizarre.)

Si je diſois un mot; au moindre de mes cris
Je t'envelopperois d'un torrent d'ennemis.

PIZARRE.

Tu crois m'épouvanter, ton courroux me ſoulage:
D'une pitié pénible enfin il me dégage.
Que tes vengeurs ſur moi réuniſſent leurs coups,

Seul, & mieux que tes pleurs, je les combattrai tous.
Pour s'oppoſer ſans crainte à leur fureur trompée
Dans la main de Pizarre il ne faut qu'une épée.
(*Il met l'épee à la main.*)
Qu'ils paroiſſent!

ZÉLISKAR.

Demeure, inſenſible mortel:
Connois un ſentiment plus fier & moins cruel
Que l'aveugle valeur dont ton orgueil ſe pare. —
En me jugeant par toi, tu te trompes, Pizarre.
Mon exemple aux vertus eût dû te ramener;
Ton exemple aux forfaits ne pourra m'entraîner.
Je ne me déments point. L'horreur du parricide
Eſt le ſeul ſentiment qui près de toi me guide;
Le deſtin qui s'applique à combler mes revers
M'y preſſe entre le crime & la mort & les fers:
Les fers m'aviliroient. Le crime eſt trop funeſte.
Oſeras-tu trahir l'eſpoir ſeul qui me reſte?
Fidèle à mes devoirs, libre, exempt de remord,
Mon choix eſt fait, cruel, & ce choix, c'eſt la mort.
Frappe.

PIZARRE.

Moi!

ZÉLISKAR.

Perce un ſein qu'attendrirent tes peines.
Que mon ſang répandu par tes mains inhumaines
S'élève pour jamais entre Azélie & toi.
Elle avoûra ce cœur digne en tout de ſa foi;
Qui, ſe trompant peut-être au bruit de la Nature,
Aime

Aime encor mieux mourir que d'en risquer l'injure;
Et toujours intrépide autant que vertueux,
S'immole à l'innocence & non pas à tes feux.
Frappe, dis-je.

PIZARRE, *à part.*

O mon sang! ô vertu que j'outrage!

ZÉLISKAR.

Tu frémis; de ce fer arme au moins mon courage.
(*Il veut saisir l'épée que tient Pizarre.*)
Donne, mon bras plus ferme...

PIZARRE.

Ah! je ne puis souffrir...

ZÉLISKAR.

Traître, aurois-je perdu jusqu'au droit de mourir?

PIZARRE.

Zéliskar!

ZÉLISKAR.

(*Il fait de nouveaux efforts pour se saisir de l'épée.*)
Laisse-moi.

PIZARRE.

(*La dégageant de ses mains & la jetant loin de lui.*)
Cruel! qu'oses-tu faire?
Veux-tu donc t'immoler dans les bras de ton frère?

ZÉLISKAR.

De mon frère! ah! ce nom pour moi plein de douceur,
Est-ce enfin le remords qui l'arrache à ton cœur?

PIZARRE.

Eh! peux-tu t'y méprendre au trouble de mon âme,
Au prix que cet aveu doit coûter à ma flâme?

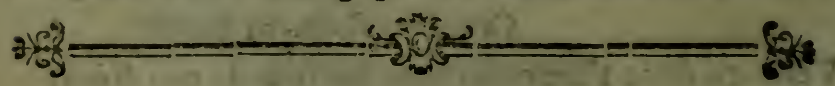
Nature ! ah ! je ſens trop à mes émotions,
Que tes droits ſont plus forts que ceux des paſſions.
Remplace un ſentiment que je te ſacrifie.
Rends-moi ce que je perds en perdant Azélie, —
Mon frère ; oui, je me rends ; mais ſans vouloir penſer
Que jamais tant d'erreurs ſe puiſſent effacer. —
Quoi, tes regards ſur moi s'arrêtent ſans colère !
Tu preſſes de tes mains cette main meurtrière,
Qui cent fois, ſi le Ciel n'eût trompé mon deſſein
Prête à t'aſſaſſiner.

ZÉLISKAR.

Jette-toi dans mon ſein.
Embraſſons-nous, mon frère ; oublions tant d'allarmes.
Que ton crime & mes maux ſe perdent dans nos larmes.

PIZARRE.

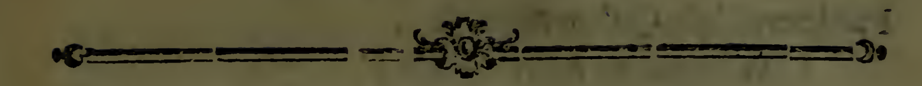
Ils ſeront réparés. Je cours dans ces forêts
Donner de toutes parts le ſignal de la paix.
Toi, cherche ici Zuma. Déſarme ſa colère.
Ce cœur qui ſe déchire enfin pourra lui plaire ;
L'ombre de ſon époux, ſatisfaite à ce prix,
Perdra la ſoif d'un ſang qui m'attache à ſon fils.



SCENE VI.

ZÉLISKAR, *ſeul.*

AH ! je puis reſpirer : je ne ſens plus la haine.
(*Azélie arrive par un chemin contraire que Pizarre a pris en ſortant.*)
Azélie, eſt-ce toi ?



SCENE VII.

ZÉLISKAR, AZÉLIE.

AZÉLIE.

C'EST le Ciel qui m'amène ;
Viens te joindre à ma mère : elle a brisé mes fers.

ZÉLISKAR.

Dieux ! quel eſt ſon deſſein ?

AZÉLIE.

Dans l'horreur des déſerts
Vers tes braves amis ſe frayant un paſſage,
Zuma de nos tyrans à ſçu tromper la rage,
Et bientôt.....

ZÉLISKAR.

Juſte Ciel, qu'ôſes-tu m'annoncer ?
A la vengeance, enfin, Zuma doit renoncer.
Ce jour, qui tant de fois ralluma ſa colère,
Ce jour ſouillé d'horreurs n'eſt plus qu'un jour proſpère.

AZÉLIE.

Quoi ! Pizarre.....

ZÉLISKAR.

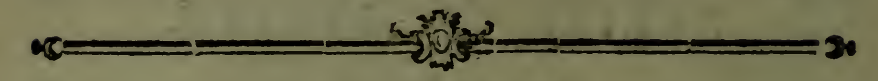
Ecartons nos craintes, nos tourmens.
Ta mère oublîra tout dans nos embraſſemens.
J'ai mis en liberté ma tendreſſe & la tienne,
Pizarre aux droits du ſang a fait céder la ſienne ;

Pardonne lui. Qu'un frère. ....

(*On entend un bruit confus.*)

Ah ! qu'entends-je ? & quels cris,

Quels lugubres accens ont frappé mes esprits ?



SCENE VIII.

ZUMA, PIZARRE derrière le Théâtre.
AZÉLIE, ZÉLISKAR, sur la Scène.

PIZARRE.

QUE faites-vous, Zuma ?

ZUMA.

Tyran, sois ma victime :

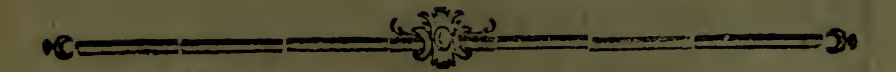
Reconnois sous mes coups un Dieu vengeur du crime.

ZÉLISKAR.

Courant du côte ou Zuma se fait entendre.)

Ma mère, ah ! suspendez.....





SCENE IX.

AZÉLIE, ZUMA, ZÉLISKAR, PERUVIENS.

(*Zuma s'avance, un arc en main, à la tête des Sauvages: ils ſont comme elle armés d'arcs & de flèches. Elle paroît ſur le même rocher où Pizarre la fit amener au quatriéme Acte.*)

ZUMA.

AMIS, ſuivez mes pas.
D'un odieux vainqueur j'ai purgé nos climats.
Enfans de ces rochers, habitez-les ſans crainte.
(*La Scène & les rochers ſe peuplent de Sauvages.*)
C'eſt au pied de ces monts, dans cette même enceinte
Que l'injuſte ennemi dont je verſe le ſang,
Fit approcher le glaive & la mort de mon flanc.
Les Dieux, pour le punir d'une action ſi noire,
Font de mon échafaut un Théâtre à ma gloire.

ZÉLISKAR, *à part.*

De quels tourmens pour moi leurs bienfaits ſont ſuivis!
(*Zuma deſcend du rocher pendant ce dernier vers, & s'avance vers ſes enfans.*)

ZUMA.

Revenez dans mes bras, ô ma fille! ô mon fils! —
Il eſt près de la côte un Réduit dont l'entrée

Eſt des rayons du jour, des tyrans ignorée ;
Là, j'ai de nos amis armé le bras vengeur.
Nous accourions. — J'ai vu, j'ai percé l'oppreſſeur. —
Il vôloit à mes traits.

ZÉLISKAR.

Ah ! Zuma !

ZUMA.

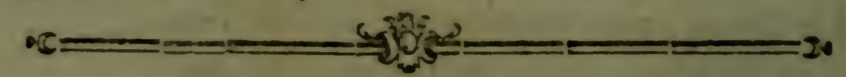
Quoi ! vos larmes,
Du plus beau des momens troublent encor les charmes !
Tu trembles, Zéliskar : tes revers t'ont inſtruit.
Par l'eſpoir du bonheur tu crains d'être ſéduit.
Viens, crois-en tes regards, j'ai le double avantage
De venger mon époux, de laver ton outrage ;
Vois ces lieux teints de ſang ; va contempler mes coups.
Ton intérêt, mon fils, arma bien mon courroux.

ZELISKAR, *à part.*

Zuma ! — Dois-je éclaircir ſa tendreſſe inhumaine ?

ZUMA.

Ah ! juſqu'à nous encor ce malheureux ſe traîne !
Qui peut, en le voyant, étonner ma fureur ?



SCENE X & *derniere.*

AZÉLIE, ZUMA, PIZARRE, ZÉLISKAR, FERNANDEZ, PÉRUVIENS, ESPAGNOLS.

PIZARRE.

MERE cruelle approche, & connois ton erreur.
Le Ciel, dont mes forfaits ont laſſé l'indulgence,

Sur mon lent repentir a porté ſa vengeance.
Je fléchis ſous ſa loi : le murmure & l'orgueil
N'accompagnent plus l'homme aux portes du cercueil.
S'il eût ſauvé mes jours (c'eſt ce Ciel que j'atteſte)
J'allois à ton repos en employer le reſte:
Vaincu par la Nature & de l'amour vainqueur,
Je vôlois dans tes bras, quand tu perças mon cœur.
Zéliskar, c'eſt à toi d'adoucir ma miſere;
Viens, à ſes yeux encor, viens reconnoitre un frère.

ZUMA.

Dieux! ſon frère!

PIZARRE.

Oui; lui-même; oui, le Chef de ces lieux
Dans un jour de terreur l'éloigna de nos yeux.
Sur ces mêmes climats entaſſant leurs victimes,
Mes mains, jeunes alors, s'accoutumoient aux crimes;
Le ſort m'y préparoit dès ce fatal moment
Par la main la plus foible un juſte châtiment.

ZUMA.

Ah! de quels yeux, mon fils, dois-tu revoir ta mère!

PIZARRE, *avec action à Zéliskar.*

Pardonne lui les coups dont va mourir ton frère. —
(*A ſa ſuite.*)
Vous, qui ſerviez ma rage & voyez mon trépas,
Eſpagnols, loin d'ici précipitez vos pas.
Ne troublez plus la paix qu'on goûte en ces aſyles;
Le Ciel y veut des cœurs innocens & tranquiles.
(*A Zéliskar.*)
Toi, près de ces objets ſi bienfaiſans, ſi chers,

Coule des jours heureux au fond de ces déſerts.
Ne les quitte jamais.— C'eſt-là que la Nature
Oſe élever encore une voix libre & pure ;
Et de ſes premiers traits conſervant la candeur,
Aux limites du monde a placé le bonheur. —
J'expire.— Heureux du moins dans le ſort qui m'opprime,
Que mon dernier ſoupir ne ſoit pas pour le crime !

FIN.



APPROBATION.

J'ai lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Zuma*, Tragédie, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher & la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 28 Mars 1776, CRÉBILLON.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer, ce 5 Avril 1776, ALBERT.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, rue Saint-Severin.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 23 05 13 017 4